



ANIMORPHS

19

LE DÉPART

« Elle est perdue
pour toujours... »

K.A. Applegate



K.A. APPLEGATE

ANIMORPHS

Tome 19

LE DÉPART



FOLIO

pour Michael et Jake

Titre original : *The Departure*

Edition originale publiée par Scholastic Inc., 1998

© Katherine Applegate, 1998

Tous droits réservés

© Gallimard Jeunesse, 1999, pour la traduction française
avec l'autorisation de Scholastic Inc.

Animorphs est une marque déposée de Scholastic Inc.

Illustration de couverture : David B. Mattingly

ISBN 2-07-052413-2

CHAPITRE 1

Mon nom est Cassie.

Je suis une Animorphs. C'est le nom que nous nous sommes donné. Ou, plus exactement, c'est le nom que nous a donné Marco. Je ne suis pas aussi à l'aise que lui avec les mots. J'aimerais pourtant l'être plus. Vraiment. Parce que l'histoire que je vais vous raconter est trop étrange, et quelque part trop belle, pour que je réussisse à bien vous la raconter.

Mais je vais essayer de faire de mon mieux. Et puis, à un certain moment, il me sera impossible de vous en dire plus, alors Jake prendra le relais.

Pour commencer, il y a une chose que vous devez savoir : nous ne sommes pas seuls dans l'univers. Nous, les humains, nous ne sommes qu'une espèce parmi, peut-être, des milliers d'autres qui, comme nous, sont douées d'intelligence et de raison. Je peux vous en citer sept ou huit, celles que j'ai vues de mes propres yeux : les Andalites, les Yirks, les Hork-Bajirs, les Taxxons, les Leirans, les Gedds, les Cheys. Et les Ellimistes, si toutefois l'on peut parler d'espèce concernant ces créatures.

Les Yirks sont comme un virus qui se propage parmi toutes ces formes de vies. Ce sont des parasites. Des limaces dotées d'intelligence. Ils pénètrent à l'intérieur des êtres vivants, s'enroulent autour de leur cerveau et prennent le contrôle de leur vie.

Le contrôle total. Les pauvres créatures qui ont été ainsi infestées perdent tout pouvoir sur le moindre de leur mouvement. Elles n'ont plus de vie privée. Leur mémoire est une cassette vidéo que le Yirk peut regarder quand il le désire.

Les humains qui sont ainsi soumis au pouvoir d'un Yirk, nous les appelons des Contrôleurs. Les Hork-Bajirs sont tous devenus des Contrôleurs.

Enfin, presque tous¹. Les Taxxons aussi. Les Gedds.

Et les Yirks s'en prennent désormais à la race humaine. Ils se sont attaqués aux humains comme l'aurait fait un microbe. Comme un cancer. Invisibles, insoupçonnés, toujours plus nombreux, ils font de nous des esclaves...

Je crois que l'on peut employer le mot maléfique. Je l'ai toujours fait. Une race maléfique. Une espèce maléfique.

Et je pense que l'on peut dire que les Andalites sont tout le contraire. Les Andalites combattent les Yirks. C'est un prince andalite d'une grande bravoure qui, violant les lois de son peuple, nous a transmis le pouvoir de morphoser. C'est le seul pouvoir que nous possédons pour résister à ces envahisseurs extraterrestres.

C'est exactement comme ça que je vois la situation : les Yirks sont maléfiques, et le pouvoir de morphoser est tout ce que nous possédons.

Je devrais être contente d'avoir un moyen de combattre ces créatures venues de l'espace. Je devrais être contente de posséder le pouvoir de morphoser.

Je devrais être contente de...

< Cassie ! Derrière toi ! >

Il faisait nuit. J'étais un loup. Je me suis retournée plus vite que n'aurait pu le faire aucun être humain. J'ai vu le Hork-Bajir, couvert de lames tranchantes, lancer son pied dans ma direction.

J'ai fait un écart pour l'éviter.

Le pied s'est planté dans la poussière juste à côté de moi, me manquant d'un cheveu. À deux centimètres près, il m'aurait ouverte comme une boîte de conserve. Le Hork-Bajir était en équilibre instable. Tout son poids reposait sur une jambe. Je pouvais voir ses muscles se gonfler. Je pouvais voir ses tendons se tendre.

J'ai tourné la tête brusquement. J'ai ouvert en grand mes mâchoires. J'ai refermé mes crocs sur ces muscles, sur ces tendons, et j'ai serré avec toute l'incroyable force que possèdent les loups.

¹ voir *La Mutation* (Animorphs n°13)

J'ai secoué violemment la tête, déchirant, arrachant, en essayant de faire le plus de mal possible.

— Rrrraawwwrr, rrrraawwwrr, rrrr ! ai-je hurlé alors que je relâchais mon étreinte.

Je me suis remise en position, j'ai mordu de nouveau, et j'ai tiré, tiré, agitant ma tête et mes épaules pour mieux déchiqueter ma proie. Le Hork-Bajir hurlait de douleur.

Il a essayé de me frapper, mais il était maintenant déséquilibré, emporté par l'élan qu'il avait pris pour donner son coup. Il est tombé. Sa chute a fait un bruit sec et net, mais mes oreilles de loup captaient une foule d'autres détails. Mon odorat, quant à lui, pouvait sentir les hormones de panique – qui sont l'équivalent de notre adrénaline – se développer dans son organisme.

Avec mes oreilles de loup, je pouvais même entendre les puissants battements de son cœur et la pression du sang dans les grosses artères de son cou.

Tout autour de moi, la bataille faisait rage. Jake, qui est en quelque sorte notre chef, était en animorphe de tigre. Rachel était un énorme éléphant déchaîné. Marco, comme moi, était un loup. Tobias, dans son propre corps de faucon à queue rousse, montait et descendait dans le ciel, attaquant les yeux et le visage de nos adversaires. Et Ax, l'Andalite, fouettait l'air à la vitesse de l'éclair avec sa queue. Sa queue coupante comme un rasoir.

Nous ne faisons qu'une simple mission de reconnaissance. Il s'agissait d'une réunion du Partage, une association rassemblant des Contrôleurs. Ils avaient organisé une rencontre pour les nouveaux adhérents. De nouveaux adhérents qui pensaient avoir affaire à une association de scouts, ou quelque chose dans le genre, mais qui allaient bientôt, de gré ou de force, être enlevés pour être infestés et devenir les esclaves des Yirks.

Un pique-nique avait donc été organisé dans un parc. Ils avaient allumé un feu de camp. Les gens mangeaient des hot-dogs, des salades de crudités et des tranches de jambon. Les adultes buvaient de la bière, les plus jeunes du Coca. Le ciel nocturne était parsemé d'étoiles.

Nous nous approchions discrètement de plus en plus près de

ce rassemblement dans des animorphes variées. Nous avions déjà identifié une douzaine de personnes que nous savions être des Contrôleurs. Parmi elles, il y avait un animateur radio qui faisait une émission matinale complètement délirante, un motard de la gendarmerie, un reporter de la télévision et un professeur remplaçant que j'avais eu pendant deux mois parce que ma prof habituelle avait eu un bébé.

Une mission plutôt banale. Rien de très dangereux. Sauf que tout a mal tourné.

À l'écart du rassemblement officiel, caché dans un coin, loin du regard des innocentes et naïves personnes qui étaient venues là pour s'amuser, il s'est soudain passé quelque chose d'étrange parmi les dirigeants de l'organisation réunis entre eux. Une femme-Contrôleur avait dû faire une erreur quelconque. Une grosse erreur. Soudain, elle a été tirée de force par deux guerriers hork-bajirs vers un vaisseau Cafard qui stationnait là.

Ils voulaient l'emmener voir Vysserk Trois, le chef de l'invasion de la terre par les Yirks.

Elle savait ce que cela signifiait. Tout ce qu'elle pouvait désormais espérer, c'était une mort rapide. Elle s'est mise à crier :

— Ce n'est pas moi ! Je n'ai pas fait ça ! Dites à Vysserk que je suis innocente !

C'est à ce moment-là que nous avons modifié notre plan. Que nous avons décidé de passer à l'action. En fait, nous avons pensé que, si nous sauvions cette femme, le Yirk qui se trouvait dans sa tête accepterait de coopérer avec nous. Qu'il nous révélerait des secrets.

Nous n'avions repéré que deux Hork-Bajirs et un petit groupe d'humains-Contrôleurs. Aucun d'eux n'était armé.

Nous avons donc choisi des animorphes de combat. Et c'est à cet instant que nous avons vu cinq autres Hork-Bajirs apparaître.

Nous avons engagé le combat. Nous n'en étions pas vraiment à notre première bataille. Et nous étions en train de gagner.

— Aaaaargh !

Le Hork-Bajir poussait des cris de douleur et de panique. Sa jambe était dans un sale état. Il n'était plus nécessaire que je

m'acharne dessus. J'ai fait un bond en hauteur le long de son corps. Il m'a frappée, mais faiblement. Sa vision nocturne n'était pas aussi bonne que la mienne. Il ne pouvait pas me voir aussi clairement que je le voyais.

J'ai repéré sa gorge, sans protection.

< C'est bon, on se replie ! Vite, on se replie ! > a ordonné Jake.

Mais il était trop tard pour le Hork-Bajir. Trop tard pour que le loup que j'étais devenue ne fasse pas ce que ses instincts lui commandaient de faire.

Trop tard.

Nous nous sommes repliés. Nous sommes restés un moment à regarder d'un air sombre le champ de bataille. Je pouvais entendre distinctement les autres participants rire, chanter et s'amuser, non loin de cet endroit baigné dans l'obscurité et couvert de sang. Ils ne se doutaient de rien. Ils n'avaient rien vu.

Mais juste à côté de ce champ de bataille se tenait un groupe d'humains-Contrôleurs. Ils nous lançaient des regards haineux.

Nous les avons fixés à notre tour.

Et puis nous nous sommes retournés avant de disparaître dans la nuit.

< Allez, vite, fichons le camp d'ici ! > a fait Jake sur un ton grave.

Il se sent toujours déprimé après une bataille.

< Ils étaient sept, nous étions six, et nous les avons eus ! > s'exclama Rachel.

Elle se sent toujours en pleine forme après s'être battue, presque euphorique.

Tobias, lui, reste silencieux.

Marco cherchait quelque chose de drôle à dire.

< Vous savez, j'étais en train de croquer dans ce bras de Hork-Bajir, et j'ai soudain pensé à de la moutarde. Ça aurait été bien meilleur avec de la moutarde. >

Marco plaisante toujours après une bataille. Et avant aussi. Mais les plaisanteries qu'il fait après sonnent en général un peu faux.

Ax essuyait calmement sa lame caudale dans l'herbe, tout en marchant.

Et c'est alors que j'ai dit :

< Je ne referai plus jamais ça. >

< Oui, ce n'était pas un super combat. Mais, après tout, on a gagné >, a remarqué Rachel.

< Non. Tu ne comprends pas, je ne referai plus jamais ça, ai-je insisté. Jamais. J'arrête. J'arrête cette stupide guerre. J'arrête de faire partie des Animorphs. >

Je me suis retournée et je me suis éloignée des autres.

Je sentais que leurs yeux me suivaient.

Si je n'avais pas été si vidée, si faible et si mal au fond de moi-même, j'aurais même pu sentir un autre regard posé sur moi.

Mais je n'y faisais plus vraiment attention. J'en avais assez d'avoir peur. J'en avais assez de faire du mal à d'autres créatures.

J'en avais assez, plus qu'assez, d'être une Animorphs.

CHAPITRE 2

J'ai démorphosé sur le chemin du retour. Il s'est mis à pleuvoir légèrement, juste un crachin. Juste assez pour mouiller les feuilles et l'herbe alors que je traversais le champ qui menait jusqu'à chez moi.

Les lumières de la maison étaient allumées. À travers la fenêtre du salon, je pouvais apercevoir ma mère assise à son bureau qui étudiait des papiers.

Je ne voyais pas mon père. Mais je savais où il était : dans son gros fauteuil en train de regarder la télévision, la télécommande scotchée dans la main.

Notre grange baignait dans l'obscurité. Il y avait juste une petite lumière blanche brillante pour signaler la porte, au cas où nous aurions dû nous occuper d'un animal pendant la nuit.

La grange abrite le Centre de sauvegarde de la vie sauvage. Mes parents sont tous les deux vétérinaires. Ma mère s'occupe des animaux du Parc, un complexe qui fait à la fois zoo et parc d'attractions. Mon père s'occupe du Centre de sauvegarde, où il recueille des animaux sauvages blessés : des écureuils, des oies, des petits rongeurs, des renards, des daims, des lapins, des chauves-souris, des ratons laveurs, des aigles. Enfin, vous voyez ce que je veux dire. J'aide mon père à faire ce travail. Je donne des médicaments aux animaux, je change leur bandage, je leur donne à manger et je nettoie les cages.

Je me suis dirigée vers la grange pour aller chercher les vêtements que je laisse toujours cachés à l'intérieur. Vous savez, quand vous morphosez, vous ne pouvez garder sur vous que des habits très collants, comme des T-shirts ou des justaucorps, ce que nous appelons des tenues d'animorphe. Et je ne pouvais pas rentrer à la maison comme ça.

Je n'ai pas eu besoin d'allumer. Je connais parfaitement

l'endroit. Je distinguais la lumière rouge qui indiquait la sortie, et la lueur de l'écran de l'ordinateur que nous utilisons pour enregistrer l'évolution de l'état des animaux que nous soignons.

Je marchais le long des cages. La plupart des bêtes étaient calmes. Mais elles n'étaient pas toutes endormies. Les animaux nocturnes tournaient en rond derrière leurs barreaux. Enfin, ceux qui pouvaient marcher.

Je suis passée à côté d'un renard. On lui avait coupé la queue. Probablement un malade quelconque. Il faisait les cent pas tout en jetant des regards en dehors de sa cage.

Il me fixa. Il avait des yeux très intelligents. Il regarda droit dans ma direction.

— Je ne te veux pas de mal, le rassurai-je.

J'ai pris mes affaires dans un petit débarras, je me suis changée et je suis rentrée à la maison.

— Cassie ! Te voilà enfin.

C'était mon père. Il était vautre dans son fauteuil, exactement comme je l'avais deviné.

— Tu n'es pas rentrée à pied, hein ? Il pleut.

— Non, la mère de Rachel m'a raccompagnée.

— Je n'ai pas entendu de voiture.

Je me suis forcée à rire.

— Tu devais être trop absorbé par la télé.

Il est vraiment facile de mentir. Je suis devenue une experte en mensonges depuis que je suis une Animorphs. Mais désormais, je n'aurai plus besoin de mentir.

— Exact. J'écoutais les informations. Un léopard s'est échappé de chez un de ces particuliers complètement inconscients qui gardent chez eux des animaux sauvages. Ils pensent qu'il a dû se réfugier dans la montagne. Un homme a été gravement griffé. Ça va être difficile de le rattraper. Chérie ?

Il cria d'une voix puissante en direction de la cuisine.

— Cassie est arrivée.

Mon père était de trop bonne humeur. Il paraissait trop joyeux. Il jouait la comédie.

Je me suis dirigée vers la lumière des néons et le carrelage brillant.

— Bonsoir maman.

— Bonsoir ma puce, a répondu ma mère.

Maintenant, cela ne faisait aucun doute. Elle n'est pas du genre à m'appeler « ma puce » ou je ne sais quoi encore. Il y avait quelque chose qui clochait. J'ai senti mon père qui rentrait dans la cuisine derrière moi.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? ai-je demandé.

Mes parents se sont assis autour de la table. Je me suis assise aussi. Je m'attendais à ce qu'ils me fassent la morale, qu'ils me demandent de passer plus de temps à la maison. J'étais prête à promettre de le faire. Et j'étais prête à tenir ma promesse, cette fois.

— Ce n'est pas facile à dire, commença ma mère. Cassie, on nous a supprimé notre subvention pour le fonctionnement de la clinique. On vient juste de l'apprendre ce soir.

J'ai jeté un coup d'œil en direction de mon père. Il semblait regarder ailleurs, vers le sol, puis il m'a fixée, avant que son regard ne se perde encore je ne sais où.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? ai-je fait de manière un peu stupide.

Mon père s'est mis à marmonner.

— La, euh... la société d'aliments pour animaux qui nous versait une subvention pour nous aider à faire fonctionner la clinique a décidé de se retirer. J'essaie de trouver une autre entreprise qui pourrait nous financer, mais ça ne se présente pas très bien. J'ai l'impression que nous allons devoir fermer le centre.

J'aurais dû trouver quelque chose à dire. Ils me regardaient fixement tous les deux comme s'ils s'attendaient à ce que je réagisse. Mais je suis restée silencieuse.

— Je sais que tu dois être contrariée.

Je les ai regardés avec des yeux sans expression.

— Nous allons tout faire pour trouver une solution, a repris mon père. À ce propos, je pars demain pour aller discuter avec le vice-président de cette nouvelle compagnie.

J'essayais de trouver des mots. Mais rien.

C'était comme si tout ce qui comptait dans mon existence s'évanouissait soudain, en une soirée. Fini les Animorphs. Et je savais ce que cela signifiait : Rachel prétendrait toujours être

mon amie, mais elle ne me pardonnerait jamais vraiment. Jake garderait de l'affection pour moi, mais sa vie, c'était désormais d'être le chef des Animorphs.

Et maintenant, cette nouvelle. J'allais aussi perdre mes animaux.

Ma mère m'observait attentivement. Elle semblait gênée.

— Hum... chérie, tu as quelque chose entre les dents. Juste là.

Elle m'indiquait un coin de ma bouche.

J'ai mis mon doigt. J'ai retiré un petit morceau d'une matière verte et grise.

Je ne sais pas trop comment cela avait pu se passer, mais quand j'avais démorphosé de loup en humain, cette chose avait dû se coincer entre mes dents qui avaient rétréci.

Il s'agissait d'un petit morceau de chair hork-bajir.

CHAPITRE 3

J'ai eu beaucoup de mal à trouver le sommeil.

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser : « Tout est fini. » Tout ce qui comptait vraiment dans ma vie. Tout ça était bien fini. Mes meilleurs amis. Le garçon que... de qui j'étais très proche. Les animaux que j'aimais.

Qu'allais-je bien pouvoir faire maintenant ? Qui allais-je bien pouvoir devenir ? J'allais juste être une fille, petite et un peu dodue, parmi tant d'autres.

Il fallait que j'aille dire à Jake que ce n'était qu'une blague ! Je ne pouvais pas abandonner. Étais-je devenue folle ? Je ne pouvais pas abandonner !

Et puis, dans les ténèbres, j'ai vu le Hork-Bajir. J'ai senti mes puissantes mâchoires se refermer...

J'avais rencontré un couple de Hork-Bajirs libres. Ces créatures ont un physique vraiment effrayant. Elles mesurent plus de deux mètres, avec des lames sur leurs poignets, leurs coudes, et même sur leurs jambes et leur queue. Mais parfois, les apparences sont trompeuses. Les Hork-Bajirs se servent de ces lames pour retirer l'écorce des arbres sur leur planète. C'est ainsi qu'ils se nourrissent. Ce sont des herbivores pacifiques.

Ce n'était pas de la faute du Hork-Bajir. Il ne m'aurait jamais fait aucun mal. Ce n'était pas lui qui avait essayé de me découper avec ses lames. C'était le Yirk qui était dans sa tête. Ce pauvre Hork-Bajir ne contrôlait absolument pas ce qu'il faisait.

Mais il a ressenti la douleur. Il a souffert. Il a souffert à cause de ce que je lui ai fait. Et maintenant, alors qu'il avait peut-être rêvé de reconquérir un jour sa liberté, il ne serait plus jamais libre.

À cause de moi.

— C'était un combat, murmurai-je dans mes draps que

j'avais relevés au-dessus de mon menton. C'est la guerre.

Je n'avais pas entendu Jake nous ordonner de nous replier. Je ne l'avais pas entendu à temps. Sinon, le Hork-Bajir pourrait toujours rêver de liberté. Et pourtant... À quel moment Jake nous avait-il exactement ordonné d'arrêter ? Avant ou après que j'avais mordu ? Tout était si confus dans mon esprit.

Confus...

Je crois que j'ai alors sombré dans le sommeil, parce que j'ai commencé à rêver.

J'étais énorme. Énorme ! Plus de dix mètres de long, du bout de ma queue au sommet de mon énorme crâne. Plus de cinq mètres de hauteur. Avec une gueule rugissante et des crocs tranchants de quinze centimètres.

J'étais le prédateur le plus redoutable que la terre ait jamais connu.

J'étais un tyrannosaure.

Dans l'obscurité, j'ai vu le tricératops frapper un autre tyrannosaure avec ses énormes cornes. C'était Marco, qui avait morphosé dans le même animal que moi. Il était sur le côté, son ventre exposé aux redoutables cornes.

J'ai bandé les muscles de mes pattes grosses comme des troncs d'arbre. J'ai enfoncé mes monstrueux pieds en forme de pattes d'oiseau dans la poussière. Et j'ai bondi !

Des tonnes d'os et de muscles s'élançant dans les airs. J'ai atterri près du tricératops. J'ai baissé la tête, j'ai ouvert ma gueule et j'ai mordu dans la colonne vertébrale du monstre. J'ai enfoncé mes crocs et j'ai tiré de toutes mes forces.

J'ai senti le gros dinosaure décoller dans les airs avant de retomber lourdement sur le sol. Marco était hors de danger. Je le savais. Mais j'étais maintenant impliquée au cœur de la bataille.

J'ai poussé un cri :

— Hooooorrrroooooaaaaarrrrrr !

Et le tricératops a crié à son tour.

— Rrrrrreeee ! Rrrrrreeee ! Rrrrrreeee !

J'ai secoué ma tête de tyrannosaure, jouant avec le tricératops rugissant comme un chien aurait joué avec son os.

Soudain, il est devenu silencieux. Il était tout mou. Je l'ai

laissé tomber et je suis montée sur lui. J'ai poussé un hurlement de triomphe :

— Huuhuuuhuuu rrrrrroooooooooaaaaaarrrrrrr !

Un hurlement de triomphe qui a fait trembler les feuilles des arbres. Les étoiles dans le ciel ont paru frémir elles aussi.

— Huhhuhuh rrrrrrrrrroooooooooaaaaaarrrrr ! ai-je continué de plus belle.

Je sentais en moi toute la violence de la nature, toute la cruauté de la loi du plus fort, tout le pouvoir des muscles, des corps, des crocs, tous les instincts primitifs et éternels de domination s'exprimer dans un seul cri terrifiant.

Je me suis réveillée.

J'ai sauté hors de mon lit et j'ai couru dans la salle de bains qui se trouve sur le palier. J'ai fermé le verrou de la porte avant d'allumer la lumière. Je suis restée assise là dans cette pièce close pendant un bon moment, tenant mon visage dans mes mains.

Je me suis lavé les dents.

J'ai continué à frotter jusqu'à ce que mes gencives se mettent à saigner. En regardant mon visage dans la glace, j'ai vu des coulées de dentifrice rosâtre qui s'échappaient des commissures de mes lèvres.

Étais-je en train de devenir folle ?

J'ai ouvert la fenêtre. L'air frais de la nuit est entré dans la pièce. La pluie s'était arrêtée de tomber. D'où j'étais, je pouvais voir la grange, à quelques mètres de là. Elle serait bientôt vide. Plus d'animaux.

J'ai repéré quelque chose qui bougeait dans la nuit. Juste un mouvement qui s'est perdu dans l'obscurité derrière le bâtiment. Probablement un animal attiré par le bruit et l'odeur d'un de nos pensionnaires.

À cette différence près que ses yeux, la pâle lueur de ses yeux, ne se situaient pas à une faible hauteur du sol. Elle était plus haut perchée. Comme si elle provenait d'un regard humain.

J'ai observé pendant un instant, et j'ai eu le sentiment que quelqu'un m'observait à son tour.

Puis j'ai fini par fermer la fenêtre et je suis retournée au lit.

CHAPITRE 4

— Tu n'es pas venue au collège aujourd'hui, me fit remarquer Jake.

Ils m'avaient encerclée. Ou, tout au moins, c'est comme ça que je le ressentais. Nous nous réunissions souvent dans la grange. C'était un de nos lieux de rendez-vous les plus fréquents. Mais tout semblait si différent cette fois-ci.

Tout le monde était là, tout le monde sauf Ax.

Jake se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine. Il essayait de paraître calme et relaxé. Mais il n'y arrivait pas. Jake avait beaucoup changé depuis que nous étions devenus des Animorphs. Avant, il était juste un adolescent comme les autres. Plutôt mignon, mais pas le genre de garçon dont les filles sont complètement folles. Il donne l'impression de quelqu'un de fort, de sérieux et d'honnête. Le type de garçon que vous n'imagineriez pas faire quelque chose de mal.

Mais même si Jake a toujours eu un côté adulte, on pouvait également sentir l'enfant vivant en lui. Tout ceci a changé maintenant. Il a dû affronter trop de dangers. Pire, il a dû prendre trop de décisions qui étaient des questions de vie ou de mort.

Cela finit par se voir jusque sur votre visage. Jusque dans vos yeux. Cela se voyait dans la manière dont Jake se tenait, plus droit qu'avant. Mais en même temps, et de manière imperceptible, il paraissait usé, comme quelqu'un qui n'en peut plus, qui est au bord de l'épuisement.

— Non, je ne me sentais pas bien ce matin, répondis-je. J'ai préféré rester à la maison.

— C'est peut-être quelque chose que tu n'as pas digéré, suggéra Marco avec son petit air narquois, avant de se mettre à rire de sa propre blague.

Rachel attrapa un chiffon qui était posé sur une des cages et le lui lança.

— Ce n'est pas très gentil de dire ça, Marco.

Elle se tourna vers moi.

— Tu sais, tout le monde est perturbé par ces histoires, d'accord ? Alors, donne-toi quelques jours pour reprendre tes esprits, repose-toi, regarde la télé, mange des cookies et puis tu reviendras avec nous.

Rachel n'avait pas changé. Enfin, en apparence. Elle est le genre de personne capable de traverser un ouragan, une coulée de boue, une inondation et de s'en sortir indemne, parfaitement sèche et sans un cheveu de travers.

Elle est encore cette grande fille blonde et bien habillée qu'elle a toujours été. Mais au fond d'elle, des choses ont changé. Elle a toujours été intrépide. Elle est désormais imprudente. Elle a toujours été agressive. Il arrive maintenant qu'elle me fasse peur.

Cette guerre contre les Yirks a été une chance pour Rachel. Elle a trouvé sa vraie place dans l'univers. Sans ça, la jolie Rachel n'aurait sans doute jamais eu l'occasion de devenir la guerrière qu'elle désirait être. Avec les Animorphs, elle a réalisé ce souhait.

— Écoutez, ai-je dit, je sais ce que vous pensez tous. Vous pensez que je suis contrariée à cause de ce qui s'est passé l'autre soir. Mais ce n'est pas ça.

J'ai ouvert une cage dans laquelle était enfermée une oie dont l'aile avait été déchiquetée par un chat sauvage. J'ai commencé à défaire le vieux bandage.

< Alors, si ce n'est pas la bataille de l'autre soir, qu'est-ce que c'est ? > voulut savoir Tobias.

De nous tous, c'est Tobias qui a le plus souffert. Il est désormais un faucon à queue rousse. Il a longtemps été prisonnier de ce corps de rapace, incapable de le quitter, incapable de morphoser en un autre animal. Et puis l'Ellimiste lui a redonné son pouvoir. Il peut même morphoser en son ancien corps humain s'il le souhaite².

² voir *La Mutation* (Animorphs n°13)

Il doit juste prendre garde à une chose. Si jamais il reste prisonnier d'une animorphe – de n'importe quelle animorphe, même de sa forme humaine – alors il sera de nouveau pris au piège. Et, cette fois-ci, l'Ellimiste ne pourra plus le sauver.

Tobias pourrait donc redevenir humain. Mais, s'il le faisait, il perdrait sa capacité de se changer en animal. Il ne pourrait plus mener le combat contre les Yirks.

Je ne sais pas pourquoi Tobias a choisi de rester un faucon. Je pense qu'il voulait continuer à participer à cette guerre. Mais la vérité, c'est peut-être qu'il est plus heureux en faucon qu'il ne l'était en humain.

Je l'ai regardé. Il s'était posé sur une poutre, là-haut dans la charpente, ses serres plantées dans le bois.

— Il faut croire que je ne suis pas comme vous, Tobias. Que je ne suis pas prête à faire les sacrifices que vous faites.

— Quels sacrifices ? s'exclama Rachel, d'une voix contrariée cette fois. Nous avons la chance de pouvoir sauver la planète ! Comment peux-tu parler de sacrifices ? Il y a peut-être des milliers, voire des millions de gens qui sont encore esclaves des Yirks. Qui les sauvera si nous ne le faisons pas ?

— Je ne sais pas, dis-je.

J'ai fini de retirer le pansement de l'oie et j'ai commencé à nettoyer la plaie.

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? intervint sèchement Marco. Vous savez, quand nous avons commencé à nous battre, c'est moi qui ne voulais pas m'engager à fond. Et vous avez tous réagi comme si je me comportais en trouillard ou en égoïste.

J'ai haussé les épaules.

— Ça doit être ça, je suis une trouillarde. Et une égoïste.

Marco me sauta pratiquement dessus. Il me jeta un regard furieux.

— Qu'est-ce que tu nous fais Cassie ? Tu passes la moitié de ton temps à nous sortir ton baratin sur le bien et le mal ou je ne sais quoi. C'est toujours : « Oh, agissons-nous de manière juste ? » et « Est-ce que nous devrions vraiment faire ça ? ». Mme Moralité, voilà ce que tu es, et maintenant tu serais prête à nous laisser tomber simplement parce que tu as passé une mauvaise nuit ?

— Ce n'est pas exactement ça, fis-je.

Je sentais comme une pression sur mon cœur. Comme si quelque chose essayait de l'arracher de ma cage thoracique. Quelque chose de puissant.

— Oh ? Et c'est quoi alors ? Tu veux juste passer plus de temps à jouer avec tes animaux ?

— Le Centre de sauvegarde de la vie sauvage va bientôt fermer, ai-je repris. Plus d'argent.

Cette nouvelle a semblé laisser Marco perplexe. Il est resté silencieux.

— Alors non, je ne crois pas que je vais passer tout mon temps à jouer avec les animaux, remarquai-je de manière sarcastique.

— Cassie, nous avons besoin de comprendre, insista Jake avec lassitude. Nous avons besoin de te comprendre.

— Elle a la frousse, ricana Marco.

— Marco, la ferme, s'énerva Rachel. Cassie n'a pas peur.

— Si, dis-je.

— Non, grogna Rachel en faisant un geste de la main comme pour chasser une mouche ennuyeuse. Tu es aussi courageuse que n'importe lequel d'entre nous. Et ce n'est pas parce que tu te poses des questions de morale et que tu te sens mal après ce que tu as fait que tu es une trouillarde.

— J'ai éliminé ce Hork-Bajir.

Les yeux bleus de Rachel devinrent glacials et son regard se perdit soudain dans le vague.

— Nous sommes en guerre. Et ce sont eux qui ont commencé. Bien sûr qu'il y a de quoi se sentir mal quand...

— Non, l'interrompis-je. Je ne me suis pas sentie mal. J'ai entendu Jake nous ordonner de nous replier. Et c'est après, après qu'il a dit ça, que je l'ai fait.

Je n'étais pas certaine que ce soit la vérité, mais il fallait que je prétende ça. Pour les aider à comprendre.

Tout le monde resta silencieux pendant un long moment. J'ai commencé à remettre un nouveau bandage sur l'oie.

— Alors, tu te sens mal à cause de ça, continua Rachel en haussant les épaules.

— Non, je me sens mal parce que je n'ai rien ressenti. Je n'ai

rien ressenti... Rachel. Sur le moment, c'était juste comme si je faisais n'importe quoi d'autre, tu comprends ? Et maintenant ils vont être obligés de fermer le centre, mon père m'a appris ça et je... je n'ai rien ressenti. Cela dure depuis longtemps déjà. Chaque jour, chaque bataille, chaque mission, je ressens de moins en moins les choses.

J'ai regardé Rachel. Elle regardait ailleurs. Je me suis tournée vers Jake. Il a fait un semblant de sourire et a remué doucement la tête. Il comprenait. Il savait. Il lui était arrivé la même chose, à lui aussi. Mais, bientôt, il détournait aussi son regard.

J'ai tendu mes mains ouvertes, sans défense.

— Je ne ressens plus aucun sentiment quand je me retrouve dans une situation violente. Je suis insensible face aux êtres vivants. Et je ne peux pas accepter de devenir comme ça.

Marco laissa échapper un petit rire sec.

— Parfait. Tu as ta morale, tes beaux sentiments et tout ça. Nous allons repartir au combat et risquer nos vies pour sauver le monde. Tu resteras assise ici et tu te sentiras vertueuse et sans reproche.

Il partit. J'entendis un bruissement d'ailes et je réalisai que Tobias aussi était parti.

Sur le visage de Rachel, je vis une expression que je n'avais encore jamais vue chez elle. Elle était peinée.

— Rachel, nous pouvons rester...

— Non, nous ne pouvons pas, me déclara-t-elle sèchement. Tu sais, tu viens d'expliquer que le monde pouvait bien être détruit pourvu que toi, Cassie, tu ne deviennes pas ce que je suis devenue.

Elle sortit précipitamment de la grange.

J'aurais dû dire quelque chose. Mais elle avait deviné la vérité. C'était vrai que je ne voulais pas devenir comme elle.

Jake et moi étions restés seuls. Il regardait fixement le sol.

— Ne morphose pas, me dit-il. Si tu n'es plus une Animorphs, n'utilise pas ton pouvoir.

— Je ne le ferai pas.

— Tu vas sûrement vouloir le faire, reprit-il. Et si tu le fais, tu courras le risque d'être capturée. Ce risque, tu peux le prendre si

tu as décidé de nous aider. Mais si tu ne te bats plus, tu ne dois pas utiliser cette arme.

— Je t'ai dit que je ne morphoserais plus Jake. Je ne suis pas une menteuse.

Il est parti. Je suis restée là, toute seule au milieu des animaux. Le bandage de l'oie était à moitié fait. Les animaux avaient besoin de leurs médicaments. Certains avaient besoin d'être nourris.

Et tout ça me laissait indifférente.

CHAPITRE 5

J'avais pris pas mal de retard pour de nombreuses choses qu'il me restait encore à faire. L'une d'elles était de vider l'eau d'une vieille baignoire que nous avions transformée en abreuvoir et installée dans l'enclos des chevaux. Elle était pleine d'herbes aquatiques et de feuilles portées par le vent.

Je suis montée sur un des chevaux et je suis sortie de la grange. Je me sens toujours mieux quand je monte et, par ailleurs, je n'avais pas fait faire beaucoup d'exercice à ces bêtes ces derniers temps. J'ai choisi ma jument favorite.

C'était un après-midi frais et venteux, le ciel était couvert de nuages menaçants et le soleil commençait déjà à décliner, bien qu'il soit encore relativement tôt. J'avançais au trot, l'air frais me fouettait le visage et je m'efforçais de ne penser à rien.

Mais quand je suis arrivée près de la vieille baignoire, je l'ai trouvée parfaitement propre. Pas de feuilles, pas d'herbes aquatiques. Elle avait même été redressée et remise bien en équilibre sur le sol.

Je suis descendue de la selle et j'ai observé les alentours pour essayer d'avoir une explication. Je l'ai trouvée dans la boue : des empreintes de sabots, pas tellement différentes de celles d'un cerf. Vous auriez pu penser qu'il s'agissait effectivement des sabots d'un cerf si vous n'aviez pas regardé très attentivement.

Il s'agissait des empreintes d'un Andalite. Apparemment, Ax avait remarqué que l'abreuvoir avait besoin d'entretien et il s'en était occupé.

Cette partie du pâturage se trouvait tout contre la forêt. L'herbe s'arrêtait juste quelques centimètres derrière la barrière, à l'endroit où commençaient à pousser les arbres. J'ai accroché les rênes de la jument autour d'un piquet en bois et j'ai regardé autour de moi.

La prairie s'étendait jusqu'à la maison, qu'on ne pouvait pas voir de l'endroit où je me trouvais. Et les arbres couvraient, je le savais, toute la distance qui nous séparait des montagnes lointaines.

Je n'avais pas encore vraiment pensé au fait que je ne pourrais plus morphoser. Je n'avais pas encore réalisé que j'avais renoncé à cela. À la possibilité de devenir un oiseau et de voler. À la possibilité de devenir tous ces animaux que j'aime tant et depuis si longtemps. De voir le monde à travers leurs yeux et de l'entendre avec leurs oreilles.

J'ai soupiré. Jake avait raison, bien sûr. Je ne pouvais pas courir ce risque. Pas comme ça. Pas si je n'avais pas décidé de leur venir en aide.

— Et quelle importance ? ai-je dit tout haut dans le vent.

Mais j'avais beau faire des efforts pour me répéter que ça ne faisait rien, je n'y arrivais pas. De cette chose bien particulière, je ne me fichais pas. Si je ne devais jamais plus morphoser, il me semblait que la vie deviendrait si terne et limitée.

C'est alors que je l'ai vu. Juste un rapide mouvement derrière la rangée d'arbres qui se trouvait devant moi. Je n'ai pas vu ce qui avait bougé, j'ai juste repéré un mouvement.

Était-ce Ax ?

— Niiiiiiiiiihihihi ! s'est mise à hennir la jument.

Elle a agité sa tête.

Je me suis soudain souvenue de cette histoire de léopard échappé. Était-il possible qu'il ait parcouru tant de distance ? Non. Probablement pas.

Par ailleurs, ce que j'avais vu bouger dans les arbres n'était pas un léopard. Vous ne pourriez jamais en repérer un, à moins qu'il ne le veuille. Et quelle que soit la chose que j'avais vue, ou presque vue, elle ne se déplaçait pas avec la grâce aérienne de ce félin.

— Ax ! ai-je crié.

Pas de réponse.

Je suis remontée sur la jument et j'ai essayé de la remettre calmement au trot. Mais elle se cabra et se mit à hennir bruyamment.

Quelque chose l'affolait. Mais quoi ? Et où ? J'ai mouillé mon

doigt et je l'ai tendu en l'air pour sentir la direction du vent. Il venait de la forêt.

— Du calme, maintenant, du calme !

Le vent tourna. La jument se calma. Quant à moi, le fus encore un peu plus inquiète. J'avais la confirmation qu'elle avait détecté la présence de quelque chose dans les bois. Maintenant que le vent venait d'une autre direction, elle ne sentait plus ce qui l'avait affolée tout à l'heure.

Soudain...

Crac ! Crac ! Crac !

— Aaaaaaaaahhhhhh !

Des cheveux roux qui couraient.

Et derrière eux, une créature d'une taille nettement plus importante, qui filait comme une boule de bowling, qui paraissait presque rouler.

Une ourse !

Une ourse noire était à la poursuite d'une fille aux cheveux roux. Elle courait, mais l'ourse était plus rapide. La fille sauta en l'air vers une branche basse, s'y agrippa et grimpa précipitamment dans l'arbre.

Mais elle n'était pas hors de danger pour autant. Si elle voulait vraiment l'attraper, l'ourse pouvait également grimper à l'arbre comme elle.

Avant même de réfléchir à ce que je faisais, je me suis accrochée fermement aux rênes et j'ai ordonné à la jument d'avancer.

— Hue ma belle ! Hue !

Nous avons suivi la barrière en galopant, ses sabots labouraient la terre. Je voyais la fille qui se balançait et qui avait du mal à rester accrochée à sa branche. Et, à ce moment-là, j'ai eu la confirmation de ce que j'avais craint : derrière l'ourse se tenait un petit ourson. Les ours sont rarement agressifs envers les humains. À moins que les humains fassent la grosse erreur de s'approcher, de quelque manière que se soit, un peu trop près d'un petit.

L'ourse noire était en train de déchiqueter le frêle tronc de l'arbre. La fille poussait des cris de terreur.

J'ai éloigné la jument de la barrière, d'environ cinquante

mètres, puis j'ai crié :

— Hiiaaa !

Et j'ai enfoncé mes talons dans les flancs de la bête, la forçant à courir en direction de la clôture en bois.

Elle s'est mise à galoper, projetant derrière elle des mottes de terre et des touffes d'herbe. Je me suis repliée sur moi-même en m'accrochant désespérément aux rênes, et j'ai prié pour que la jument sache sauter, car je n'en étais pas sûre du tout.

Hiiiiooooo ! Hiiiiooooo ! Nous avons décollé haut dans les airs...

Whaaap !

Ses sabots postérieurs ont touché le sommet de la barrière et ont atterri durement sur le sol. Mais nous étions saines et sauvées.

— Allez, fonce ma grande ! ai-je hurlé.

Nous nous sommes précipitées droit vers l'arbre.

La jument était terrifiée, ses yeux étaient exorbités et de l'écume s'échappait de sa bouche. Mais maintenant qu'elle s'était mise à courir, rien ne pouvait plus l'arrêter. Et les chevaux ne sont pas les animaux les plus intelligents du monde. Elle fonçait donc droit sur l'ourse.

La fille ne se tenait plus à la branche que par le bout des doigts.

— Tiens bon, je vais t'attraper ! lui ai-je crié.

Encore quinze mètres... dix mètres... cinq mètres.

La fille hurlait.

Elle est tombée.

L'ourse s'est mise à rugir.

J'ai lancé mes mains dans le vide. Avec l'une d'elles j'ai attrapé le revers d'une veste en jean. Je l'ai tenue fermement et l'ai tirée vers moi tandis que nous repartions à toute allure.

Les branches giflaient mon visage. J'avais un pied en dehors de l'étrier et je tentais de reprendre mon souffle.

J'essayai désespérément de retrouver l'étrier sans pouvoir regarder en bas pour guider mon pied. La fille me serrait si fort qu'elle m'étranglait. J'ai laissé tomber les rênes. La jument était en proie à une panique folle.

Et elle avait une bonne raison pour ça. Parce que l'ourse n'en

avait pas fini avec nous. Elle nous avait prises en chasse.

Dans un espace dégagé, nous n'aurions eu aucun problème pour la semer. Mais parmi les broussailles, elle avançait aussi vite que nous.

Et puis, brusquement, elle abandonna sa poursuite et revint calmement en marchant vers son petit. La jument, en revanche, n'était pas du tout décidée à s'arrêter de courir. Et je ne pouvais pas récupérer les rênes. Tout ce que je pouvais faire, c'était m'accrocher fermement. M'accrocher à la crinière et à la veste de la fille.

Soudain...

Plus d'arbres en face de nous. La rivière ! Un cours d'eau claire, gonflé par les récentes pluies, rebondissant et se fracassant contre des rochers.

La jument fonçait droit dedans. J'ai essayé encore une fois de récupérer les rênes. J'ai glissé. Au dernier moment, j'ai réussi à attraper un morceau de crinière et je me suis redressée.

Et c'est alors que j'ai aperçu la branche.

Vlan !

J'ai senti que je m'envolais, m'envolais...

Et quand j'ai fini par heurter la surface de l'eau, je ne sentais plus rien du tout.

CHAPITRE 6

— Aaaaaahhhhh !

J'ai repris connaissance en hurlant.

J'étais prise dans un fort courant. L'eau bouillonnait tout autour de moi, m'aspergeant et me recouvrant entièrement parfois. Le liquide était projeté dans les airs. J'étais retournée encore et encore comme un bouchon de liège.

J'ai agité mes bras, mais ils pouvaient à peine bouger. Je ne sentais ni mes mains ni mes doigts. Mes jambes étaient comme mortes. J'étais gelée. J'allais mourir de froid.

Bong !

J'ai heurté un rocher, mais j'ai à peine ressenti l'impact sur mes côtes.

Et puis... je suis tombée, tombée ! J'ai vu les arbres qui semblaient s'envoler. J'ai aperçu une immense masse d'écume blanche juste en contrebas. Je tombais, et la rivière tombait à la verticale tout autour de moi.

Plaaassshhhh !

J'étais entièrement sous l'eau, bousculée sans cesse par les chutes. Elles résonnaient à mes oreilles comme une machine monstrueuse, me battant, me renversant, me rouant de coups.

Floosshhh ! Floosshhh ! Floosshhh ! Floosshhh !

J'ai essayé de nager, mais mes bras étaient aussi mous que de la guimauve, mes doigts aussi raides que des bâtons. « Morphose », me suis-je dit. Mais je n'arrivais pas à me concentrer. Je ne parvenais pas à faire fonctionner correctement mon cerveau.

Soudain, j'ai été projetée loin de l'écume bouillonnante des chutes, mais j'étais toujours sous l'eau. Profondément sous l'eau. Trop profondément.

J'ai essayé de retenir ma respiration, mais je sentais mon

esprit se brouiller de plus en plus. Quoi... Où... De quelle façon pouvais-je... mes bras...

J'ai aspiré de l'air dans mes poumons qui me brûlaient.

Sauf que ce n'était pas de l'air.

J'ai eu un haut-le-cœur et je me suis tordue de douleur. J'étais sans défense. Je suffoquais ! Ma tête a alors heurté quelque chose. Un rocher ?

La surface ! Je pouvais la distinguer. Elle était juste quelques centimètres au-dessus de moi.

Juste quelques centimètres de liquide me séparaient de l'air. Mais il était trop tard. J'ai fermé les yeux. Mes muscles se sont relâchés. Je me suis endormie.

Je n'ai pas senti les bras qui m'ont tirée hors de l'eau. Je n'ai pas senti la bouche qui a insufflé de l'air dans mes poumons.

— Aaah ! Qu'est-ce que ?

Je suis revenue à moi. Instantanément, j'ai été prise de nausées.

— Beeeooooaaaarrrrrggg !

Je me suis mise à rendre. J'étais couchée sur le dos dans la boue et j'ai vomi partout sur moi.

J'ai penché ma tête sur le côté et j'ai aspiré de l'air, j'ai toussé, inspiré et toussé encore. J'ai continué pendant plusieurs minutes, cherchant à remplir mes poumons encore humides de bon air pur.

J'ai ressenti une douleur intense aux côtes. Et un atroce mal de tête. J'avais également l'impression qu'on enfonçait des aiguilles dans mes mains et mes pieds glacés, ce qui me donnait envie de hurler.

Mais j'étais en vie !

C'est alors que j'ai remarqué la fille. Elle était accroupie à quelques centimètres de moi. Ses cheveux roux, mouillés et en désordre, étaient plaqués contre son front et tombaient en longues boucles le long de son visage.

Elle avait des yeux verts brillants qui semblaient démesurément grands. Elle portait un jean, un T-shirt et une veste. Elle tremblait de froid.

— Tu m'as sauvé la vie, n'est-ce pas ? lui ai-je demandé d'une voix rauque et éraillée.

— Tu as sauvé la mienne, m'a-t-elle répondu. Cette ourse aurait pu me tuer. Maintenant, nous sommes quittes. Je ne te dois rien et tu ne me dois rien non plus.

Ces paroles étaient étranges. Trop matures... Enfin, vous voyez, des paroles trop âgées dites par quelqu'un de trop jeune.

Je me suis assise en me forçant à ne pas pleurer sous l'effet de la douleur que je ressentais.

— Je m'appelle Cassie.

— Et moi Karen.

— Où sommes-nous ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas. Nous sommes restées dans la rivière pendant un long moment. Je me suis évanouie, moi aussi. Mais j'ai repris connaissance plus rapidement que toi. Et j'ai pu m'agripper à un tronc d'arbre qui flottait pendant une bonne partie du temps.

J'ai regardé autour de moi. Les arbres, pour la plupart des épineux, étaient très hauts. Je ne repérai aucun chemin. Pas de détritiques ou autres signes de présence humaine. Nous étions dans les profondeurs de la forêt.

J'essayai de me faire une image mentale du tracé de la rivière. Je savais qu'elle descendait de la montagne, alimentée par la fonte des neiges et les pluies. Elle passait non loin de notre ferme, puis revenait en arrière en direction des massifs montagneux jusqu'à ce que son cours se modifie de nouveau et se dirige définitivement vers la mer.

Mais ça ne me disait pas où nous nous trouvions. Nous pouvions être à un kilomètre de la civilisation, ou à dix kilomètres. Mais plus ennuyeux encore, je ne savais pas du tout quelle direction prendre. Si nous choissions la bonne, nous arriverions rapidement à croiser une route. Si nous prenions la mauvaise... eh bien, la forêt était très étendue. Nous pourrions errer parmi les arbres pendant très très longtemps.

— Est-ce que tu as lu *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe ? ai-je demandé à Karen.

— Non.

— Moi oui. Mais j'aurais dû l'étudier plus attentivement. Je ne suis pas vraiment une experte en matière de techniques de

survie. Enfin, nous ne sommes quand même pas sur une île déserte. Il faut juste que nous essayions de deviner par où aller, puis nous n'aurons qu'à marcher pour sortir de ces bois.

Karen m'a regardée d'un air grave.

— Je me suis tordu la cheville, je ne peux pas marcher.

J'ai respiré profondément. J'étais presque totalement remise désormais. Je sentais de nouveau mes pieds et mes mains. Et mon cerveau commençait maintenant à fonctionner un peu mieux lui aussi.

— Avant toute chose, Karen, qu'est-ce que tu faisais dans ces bois ?

Elle est restée silencieuse. Elle se contentait de me regarder.

J'ai eu comme un frisson.

— L'autre nuit, quelqu'un rôdait derrière la grange, puis a regardé vers la fenêtre de la salle de bains. C'était toi, n'est-ce pas ?

Elle n'a pas répondu.

J'ai alors senti une crainte immense grandir en moi. C'est à peine si je pouvais encore respirer.

— Pourquoi est-ce que tu m'observais ? Pourquoi est-ce que tu m'espionnais ? lui ai-je demandé, en essayant de ne pas céder à la panique, mais sentant déjà la terreur me gagner, nouant mon estomac, oppressant ma poitrine.

Karen a soupiré. Puis elle a redressé la tête et m'a regardé d'un air perplexe. Comme si j'avais été une espèce très rare d'insecte et qu'elle avait été entomologiste.

— Tu m'intéresses, a-t-elle fini par me dire.

— Je ne suis absolument pas intéressante. Vraiment.

— Mais bien sûr que si. Si je ne me trompe pas, tu pourrais très bien t'envoler de cet endroit si tu le désirais. Si je ne me trompe pas, tu pourrais aussi... disons effectuer quelques transformations... et me tuer.

Je me suis forcée à éclater de rire. Mais cela sonnait affreusement faux.

— Mais qu'est-ce que tu es en train de me raconter comme histoire ?

— Ce ne sont pas des histoires. Tout le monde sait que les humains ne peuvent pas morphoser. Seuls les Andalites en sont

capables. Seul un Andalite peut se transformer en loup pour déchiqueter la gorge de l'hôte de mon frère et le laisser mourir.

CHAPITRE 7

Je pense que Marco aurait été plus décontracté, plus bavard. Rachel se serait certainement contentée d'attaquer. Je ne sais pas. Mais je ne suis ni Marco ni Rachel.

Je l'ai fixée en retenant ma respiration.

— Je ne comprends rien à ce que tu me racontes, dis-je.

Karen esquissa un petit sourire triomphant.

— Je t'ai suivie après la bataille. Tu t'es séparée des autres et tu es revenue toute seule dans cette ferme. Je t'ai observée bondir comme un loup, puis je t'ai perdue de vue quelques minutes. Mais quand tu es réapparue, il n'y avait plus de loup. Juste toi. Avec l'apparence d'une fille terrienne.

— Et qu'est-ce que tu crois que je suis ? Un loup-garou ou quelque chose de ce genre ? fis-je avant d'éclater de rire de cette manière toujours aussi peu naturelle.

— Je ne sais pas ce que tu es, m'avoua Karen. En tout cas, je n'en suis pas sûre. C'est pour cette raison que je t'ai suivie. Tu sais, tout le monde est au courant qu'il existe une bande de guerriers andalites, ici sur terre. Et il ne paraît pas impossible qu'ils essaient de se faire passer pour des humains. Mais tout le monde sait également que les Andalites ne peuvent pas rester en animorphe plus de deux heures. Et je t'ai vue rester plus de deux heures dans ce corps humain.

J'ai haussé les épaules et j'ai pris un air déconcerté.

— Enfin qu'importe. Peut-être que l'eau glacée t'a un peu perturbé le cerveau ou je ne sais quoi. Peut-être devrions-nous plutôt nous concentrer sur le moyen de trouver de l'aide.

— Je sais que tu n'es pas un Andalite qui s'est fait piégé dans une animorphe, car tu as morphosé en loup l'autre soir. Ce qui nous laisse deux possibilités. Ou bien tu es un Andalite qui a, d'une manière ou d'une autre, trouvé le moyen de franchir le

cap des deux heures. Ou...

— Ou quoi ? n'ai-je pu m'empêcher de demander.

— Ou ce que certains d'entre nous soupçonnaient est vrai : il existe des humains qui ont le pouvoir de morphoser.

J'ai haussé de nouveau les épaules.

— Est-ce que tu ne serais pas une fan des *X-Files* par hasard ?

Karen a souri.

— Si tu es un Andalite, il te suffit de démorphoser et de me tuer. Ce petit corps humain sera sans défense contre ta puissante queue.

— Maintenant je possède une queue ?

— Si tu es un humain avec le pouvoir de morphoser, alors il te suffit de choisir quelque chose de féroce et de me tuer aussi.

— Bien, attends une minute. Laisse-moi mettre les choses au clair. Si tout ce conte de fées est vrai, je suis capable de te détruire d'une manière comme de l'autre, n'est-ce pas ?

Elle a redressé la tête d'une manière très humaine.

— En effet, a-t-elle dit. Et quoi que tu fasses, j'aurai la preuve de ce que j'avance.

Je me suis levée. Je ne suis pas vraiment assez grande pour pouvoir dominer les gens ou paraître très menaçante. Mais cependant, Karen aurait dû se montrer un peu nerveuse. Au lieu de ça, elle a pris un air supérieur. Sûr de soi. Comme si elle attendait luste de voir ce que j'allais faire.

J'ai tendu les mains.

— Allez, viens, espèce de folle ! me suis-je exclamée. Il est temps que nous partions. Nous avons peut-être un long chemin à faire.

Il y a eu comme une lueur de doute dans ces grands yeux verts. Elle a ignoré ma main et a essayé de se mettre debout toute seule. Alors qu'elle était à moitié relevée, sa jambe gauche a lâché et elle est retombée lourdement sur le sol.

— Ma cheville est salement amochée, a-t-elle reconnu. Je crois que je ne vais pas pouvoir marcher.

J'ai baissé les yeux vers elle et j'ai essayé de faire le point sur la situation.

Dans cette forêt, il y avait des loups et des ours. Les ours ne

l'attaqueraient pas si elle n'allait pas les déranger. Mais les loups pouvaient très bien le faire, s'ils étaient affamés. Les bois autour de nous étaient silencieux et paraissaient déserts. Mais j'avais été un loup. Je connaissais le stupéfiant pouvoir de leurs sens. J'étais prête à parier qu'au moins une meute avait déjà repéré notre présence. Ils nous entendaient, ils nous sentaient.

S'ils étaient affamés, ils s'approcheraient de nous pour mieux identifier cette odeur inhabituelle. Et si en s'approchant ils voyaient une adolescente seule, incapable de marcher et sans défense... eh bien, les loups ne sont pas des mangeurs d'hommes par nature, mais ils sont génétiquement programmés pour éliminer les faibles et les malades.

Et si les loups ne se chargeaient pas de le faire, ce serait la nuit froide et la faim. Si je me mettais en marche maintenant, l'humain-Contrôleur appelé Karen ne survivrait sans doute pas. Elle serait éliminée par les mains de la nature.

Une chose était certaine. Si Karen revenait parmi ses compagnons Contrôleurs, en sachant ce qu'elle savait, aucun de mes amis ne serait plus en sécurité. Elle savait que j'étais une Animorphs. Ou que j'en avais été une. Il leur serait très facile de retrouver qui sont les autres. De les capturer, un par un, et de les infester. D'en faire des Contrôleurs.

Qu'importe à qui ils s'attaqueraient en premier : moi, Jake, Rachel, Marco. Ça n'avait pas d'importance. Si les Yirks prenaient le contrôle d'un seul d'entre nous, tous nos secrets leur seraient révélés.

Ils apprendraient qu'il existe une colonie de Hork-Bajirs libres, là-haut dans la montagne. Ils apprendraient pour les Cheys, ces androïdes non violents qui nous aident parfois en nous livrant des informations³. Si Karen sortait vivante de ces bois, Jake, Rachel, Marco, Tobias et Ax seraient tous faits prisonniers et transformés en Contrôleurs ou tués. Les Cheys seraient éliminés. Les Hork-Bajirs seraient de nouveau transformés en esclaves.

Il n'y aurait plus d'espoir de liberté pour les humains. À moins que... à moins que Karen ne soit supprimée, ici et

³ voir *L'Androïde* (Animorphs n°10)

maintenant.

Je me suis retournée et j'ai marché jusqu'à un arbre mort tombé sur le sol. J'ai agrippé une longue branche fourchue. J'ai appuyé de tout mon poids dessus jusqu'à ce qu'elle craque et qu'elle cède.

C'était une grosse branche robuste. Elle faisait plus de un mètre de long et se terminait par une espèce de fourche. Je l'ai attrapée fermement et je me suis dirigée vers Karen. Un coup sec et rapide sur la tête. Ce serait amplement suffisant. Je pourrais l'assommer, l'abandonner en l'attachant avec ses lacets de chaussures et laisser la nature faire le reste.

J'ai pu lire de l'appréhension dans son regard.

— Voilà, dis-je. Ça te fera une parfaite béquille. Attends-moi là pendant que je vais chercher des bouts de bois plus petits pour faire une attelle.

CHAPITRE 8

Nous n'étions pas dans une très bonne situation. La nuit tombait. Nous nous trouvions quelque part dans une forêt profonde. Nous n'avions ni équipement ni allumette. Tout était humide autour de nous, peut-être trop humide pour brûler de toute manière. Et tout ce que je pouvais voir du ciel, à travers la cime des arbres, c'était de gros nuages noirs poussés par un vent glacial.

— Ça va te faire mal, l'ai-je avertie.

J'avais trouvé des bouts de bois de la bonne longueur. J'avais défait ma ceinture. Heureusement que je n'écoute jamais Rachel en matière de mode, je portais donc une bonne grosse ceinture bien solide.

— Ton pantalon va tomber, me fit remarquer Karen, dont les paroles sonnaient à nouveau comme celles d'une jeune fille.

— Oui, possible. Mais je crois que j'ai un peu grossi depuis que je l'ai acheté. Il me serre un peu. Ou peut-être qu'il a rétréci. Ça doit être ça.

J'ai placé délicatement les morceaux de bois autour de son mollet et je les ai fait descendre le long de sa cheville. Puis j'ai attaché la ceinture de manière un peu lâche.

— Bon, je ne vais pas trop la serrer, parce que ta cheville va sûrement enfler. Mais il faut quand même que je la serre un minimum. Je veux que tu gardes ton pied bien immobile. Je compte jusqu'à cinq, d'accord ? Arrivée à cinq je tirerai d'un coup sec. Un...

J'ai tiré sur la ceinture.

— Aaaaahh ! Ho ! Tu avais dit à cinq !

— Tu te serais crispée si j'avais attendu jusqu'à cinq, lui ai-je expliqué. Comme ça j'ai pu le faire alors que tu étais bien relâchée.

— Une ruse.

— Pour ton bien.

Karen a ricané.

— Maintenant je suis sûre que tu es une Andalite. Arrogance typiquement andalite. Le seul peuple de la galaxie qui fait la guerre pour aider les autres.

Je me suis relevée et je lui ai de nouveau tendu la main. Cette fois-ci, Karen l'a attrapée. Je me suis penchée maladroitement pour prendre la béquille.

— Tiens, essaie ça.

Elle l'a coincée sous son aisselle.

— De quel côté ? Du côté de ma cheville blessée ou de l'autre ?

— Je ne sais pas, ai-je répondu. Je n'ai pas l'habitude de m'occuper des humains.

— Ah ? Serais-tu prête à arrêter ta comédie et à avouer ce que tu es vraiment, un Andalite ?

Je me suis mise à rire. Un vrai rire cette fois.

— Je soigne des animaux. Je sais comment faire une attelle à une patte de daim, de raton laveur ou de loup. Mais je ne l'avais encore jamais fait pour un humain.

Karen m'a regardée d'un air sceptique.

— Ah oui. La grange pleine d'animaux. Bien sûr. Quelle bonne couverture pour un Andalite. Tous ces animaux à ta disposition pour que tu puisses acquérir leur ADN et morphoser ensuite.

— Puisque tu le dis, ma grande, ai-je marmonné. Essaie donc de marcher.

— Où est-ce que nous allons ? Dans quelle direction se trouve la civilisation ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais ça n'a pas d'importance. Nous n'allons pas essayer de sortir de la forêt, pas ce soir en tout cas. Il faut que nous trouvions un abri.

— Quoi ? Si tu veux essayer de me tuer, vas-y, fais-le. Tu n'as pas besoin de me traîner dans un lieu isolé.

— Karen, est-ce qu'il est possible de trouver un endroit plus isolé que celui-ci ?

J'ai fait un geste avec mon bras pour désigner tous les arbres

qui nous entouraient.

— D'accord, si tu n'as pas le courage de me tuer, mettons-nous en route. Je peux de nouveau me servir de ma jambe.

Elle a fait une série de pas en boitillant.

— Écoute, je suis navrée que tu penses que je suis un extraterrestre venu de je ne sais où. Je suis navrée que tu penses que je veux te tuer. Mais, une chose est sûre, si nous essayons de marcher pour quitter la forêt ce soir, nous risquons d'y laisser notre peau. Il ne va pas tarder à pleuvoir. C'est peut-être même un orage qui se prépare. Est-ce que tu t'es déjà retrouvée dans une forêt au beau milieu d'un orage ? Le sol sera transformé en bournier. Les éclairs frapperont les arbres. L'eau remplira le moindre petit ravin. Le froid. Aucun moyen d'allumer un feu. Je suis sûre que tu n'aimerais pas.

Soudain, Karen est entrée dans une rage folle.

— Pourquoi continues-tu à jouer ce jeu stupide ? Je sais très bien de quoi tu es capable ! Je sais ce que tu as déjà fait. Tu pourrais très bien morphoser en loup, me tuer facilement et t'enfuir de ces bois. Pourquoi joues-tu ce petit jeu ?

J'ai attendu qu'elle arrête de crier. Puis j'ai dit :

— Je vois un relief dans cette direction. Probablement de petites collines. Je ne peux pas dire exactement, je ne distingue pas bien à travers les arbres. Nous trouverons peut-être une grotte là-bas. Au moins, nous serons loin de la rivière. Son niveau pourrait très bien monter pendant la nuit avec la pluie.

Mais Karen ne m'écoutait plus. Elle regardait fixement un arbre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? m'a-t-elle demandé d'une voix contrariée.

J'ai suivi la direction de son regard. Et là, coincé dans la branche fourchue d'un orme, se trouvait un corps tout flétri, en décomposition. Une petite tête, avec de grands yeux d'une grande douceur, penchait sur le côté.

— C'est un jeune daim, ai-je dit.

— Et qu'est-ce qu'il fait là-haut ?

— L'animal qui l'a tué l'a mis en hauteur pour ne pas qu'on le lui vole.

— Quel genre d'animal est capable de faire ça ? Un loup ? Un

ours ?

J'ai secoué doucement la tête.

— Non. C'est un léopard qui a fait ça.

CHAPITRE 9

Une fois, j'ai lu un livre écrit par un chasseur. Il avait chassé des lions. Il avait chassé des tigres. Il avait chassé des ours. Mais il affirmait que, de tous les animaux sauvages que l'homme chassait, aucun n'était aussi dangereux que le léopard.

Ils sont intelligents, habiles, sans pitié et sont capables de s'adapter à toutes les situations. Ce sont les prédateurs parfaits.

Des chasseurs professionnels, expérimentés, armés de fusils surpuissants et d'appareils de visée ultraperfectionnés ont attendu pendant des heures perchés dans des arbres qu'un léopard retourne à l'endroit où il avait caché une proie. Ils ont attendu les yeux grands ouverts, tous les sens en alerte, prêts à ouvrir le feu... et ils ont soudain eu le vague sentiment d'être observés. Ils se sont retournés et ont vu un léopard assis juste derrière eux dans l'arbre. La dernière chose qu'ils aient jamais vue d'ailleurs.

— Un léopard ? Tu plaisantes ou quoi ? Nous ne sommes pas en Afrique.

— Il y en a un qui s'est échappé d'une sorte de zoo privé, ai-je expliqué.

— D'un zoo privé ? Il doit être apprivoisé alors.

— Il a envoyé un homme à l'hôpital, ai-je ajouté.

Pendant que nous discussions, je regardais attentivement autour de nous et parmi les arbres. Il était peut-être en train de nous observer. Il était peut-être en train de nous observer en ce moment même. Notre odeur emplissait peut-être ses narines.

J'ai respiré bien profondément. Encore une fois. Je ne voyais rien. Ce qui ne voulait pas dire grand-chose. Je ne repérerais pas le léopard tant qu'il ne voudrait pas que je le fasse.

— Nous ferions peut-être mieux d'allumer un feu, a suggéré Karen. Les animaux sauvages ont peur du feu.

— Oui. Allons chercher un abri, puis nous allumerons un feu, ai-je approuvé.

Ce n'était pas la peine de dire à Karen qu'elle se trompait : le feu n'effraie pas la plupart des prédateurs. En Afrique, les léopards entrent carrément dans les villages, parfois même dans les cases, sans se soucier des feux, et repartent avec un chien, un cochon... un enfant...

— Bougeons de là, ai-je fait soudain.

Je me suis mise à marcher, lentement, attendant de voir si Karen pouvait me suivre. Elle ne pouvait pas. Enfin, pas très bien. Elle a fait une douzaine de pas, a coincé sa béquille dans une racine et est tombée. Je l'ai aidée à se relever. Pour son second essai, elle est allée plus loin, mais elle a fini par s'empêtrer dans un buisson.

Les ténèbres s'épaississaient tout autour de nous. Désormais, nous ne pouvions pas voir à plus de trente mètres parmi les arbres. Il fallait que nous avancions rapidement. J'ai mis mon bras autour de ses épaules.

— Garde tes sales pattes loin de moi, Andalite ! a-t-elle explosé.

Je n'ai pas enlevé mon bras.

— Au fait, je ne sais vraiment pas qui sont ces Andalites dont tu n'arrêtes pas de me parler, Karen. Mais apparemment, tu leur en veux vraiment.

Elle s'est mise à rire.

— Nous ne nous entendons pas vraiment bien avec eux.

— Qui sont ces « nous » ? lui ai-je demandé comme si je ne le savais pas déjà.

Nous nous sommes remises à marcher. Karen s'est appuyée de nouveau sur sa béquille. Je ne cessais de regarder dans les arbres. Les léopards tuent souvent leurs proies par surprise, en sautant d'un arbre.

— Qui sont ces « nous » ? répéta Karen. Nous sommes les Yirks. L'Empire yirk.

— Je vois. Et donc, vous, les Yirks, et les Andalites ne vous appréciez pas du tout.

Le terrain se mit à monter. Il s'agissait d'une assez petite pente, sauf pour une personne qui marche avec une cheville

foulée et une branche en guise de béquille.

— Les Andalites sont les empêcheurs de tourner en rond de l'univers, a repris Karen. Toujours à mettre leur nez dans les affaires des autres. Nous avons le droit de nous développer. Nous avons le droit de nous étendre. Mais vous, les Andalites, vous ne voyez pas les choses comme ça, n'est-ce pas ? Non, la galaxie entière doit appartenir aux majestueux Andalites.

Elle essayait de me provoquer. Elle essayait de me pousser à répondre quelque chose qui m'empêcherait de prétendre que j'étais encore une jeune fille humaine comme les autres.

— Donc, si je suis une Andalite et que ces Andalites sont des gens si terribles, pourquoi suis-je en train de t'aider ? lui ai-je demandé.

Karen a fixé les yeux sur moi pendant un moment.

— Je ne sais pas, a-t-elle admis.

— Alors, il est possible que tu te trompes totalement à mon sujet. As-tu pensé à cette possibilité ? Je ne suis peut-être pas un loup-garou ou un Andalite ou je ne sais quoi, mais juste une fille tout ce qu'il y a de plus normale.

Elle n'a rien trouvé à répondre. Nous avons marché dans l'obscurité. J'ai commencé à ramasser des brindilles qui me paraissaient à peu près sèches.

Nous sommes arrivées au pied d'un petit relief qui passait au beau milieu de notre chemin. Il ne faisait pas plus de vingt mètres de haut dans ses parties les plus élevées. Nous avons pris sur la droite pour longer cette petite colline, car sur la gauche le terrain était trop accidenté.

Des rochers sortaient un peu partout de la terre. Des feuilles mortes couvraient la pente où des arbres tout rabougris poussaient tant bien que mal, tandis qu'une belle végétation se développait en bordure du relief lui-même.

Et soudain, il se mit à pleuvoir très fort. Les gouttes d'eau tombaient bruyamment sur les feuilles des arbres. Au bout de quelques minutes, j'étais aussi mouillée que lorsque j'étais sortie de la rivière.

— Ici, ai-je indiqué.

— Je ne vois rien.

— Derrière ces buissons, cette ombre. Ce doit être une grotte.

Pour le vérifier, il fallait traverser un fourré de ronces. Karen ne pourrait jamais y arriver tant que je n'aurais pas ouvert un chemin. Et, si ça se trouvait, il n'y avait même pas de grotte.

Ou pire. Il y avait peut-être une grotte, mais occupée par un ours ou une louve qui y élevait ses petits.

— Sers-toi de ta queue, m'a suggéré Karen. Tu pourras couper toute cette végétation.

J'ai poussé un profond soupir.

— Et si j'essayais juste de me frayer un passage ? J'aurais besoin de ta béquille pour taper dans les ronces. Tu n'as qu'à t'asseoir sur ces rochers.

C'est ce qu'elle a fait. J'ai pris sa béquille et j'ai commencé à m'enfoncer dans le fourré en donnant de grands coups dans la végétation. Je cherchais à faire le plus de bruit possible. Si jamais un animal vivait ici, il serait prévenu de mon arrivée. Il n'est pas conseillé de surprendre un ours. Vraiment pas.

Plus je m'approchais, plus il devenait certain qu'il y avait bien une grotte. J'ai regardé tout autour de moi pour voir si je ne repérais pas de traces de pattes sur le sol. Mais avec la pluie, qui aurait pu le dire ?

J'ai jeté un œil derrière moi. Je distinguais à peine Karen. Elle ne devait plus me voir du tout. La meilleure chose à faire était de morphoser maintenant. Peut-être en loup de nouveau. L'odorat de cet animal est si puissant que je saurais immédiatement s'il y avait quelqu'un ou non dans cet abri.

Je me suis accroupie. Je me suis concentrée sur l'ADN du loup que je possédais en moi. Et, avec un Contrôleur à moins de dix mètres de moi, je me suis mise à morphoser.

CHAPITRE 10

J'ai senti mes jambes rétrécir, mais sans s'affaiblir. Ma poitrine et mes épaules se sont développées pour devenir plus larges. Mon visage a commencé à pousser vers l'avant.

« Si tu n'es plus une Animorphs, n'utilise pas ton pouvoir. »

J'entendais la voix de Jake résonner dans ma tête. Cela me fit sursauter tellement j'en avais un souvenir précis.

« Je ne le ferai pas. »

C'est ce que je lui avais répondu.

« Tu vas sûrement vouloir le faire, avait-il repris. Et si tu le fais, tu courras le risque d'être capturée. Ce risque, tu peux le prendre si tu as décidé de nous aider. Mais si tu ne te bats plus, tu ne dois pas utiliser cette arme. »

« Je t'ai dit que je ne morphoserais plus Jake. Je ne suis pas une menteuse. »

Je me suis arrêtée de morphoser. J'étais encore à moitié humaine. Mais j'étais également à moitié loup. Et déjà, mon ouïe était plus fine que celle de n'importe quel homme.

J'ai entendu le bruit des buissons que l'on écartait. J'ai entendu le bruit d'un pied qui traînait et un léger râle de douleur.

Karen ! Elle essayait de m'espionner.

J'ai démorphosé aussi vite que j'ai pu. En même temps, je continuais à avancer, me frayant un passage à travers la végétation à l'aide de la béquille. Je n'avais pas le choix désormais. Je ne pouvais pas morphoser. J'avais promis à Jake que je ne le ferais pas. Par ailleurs, j'avais failli me faire surprendre.

Je suis arrivée devant une espèce d'ouverture triangulaire au pied d'un éboulement de rochers. Il y avait bien une grotte. Une fois encore j'ai regardé attentivement le sol. Pas de traces. J'ai

essayé de voir si de la fourrure n'était pas restée accrochée sur les ronces, mais maintenant la pluie tombait trop fort.

Je me suis approchée prudemment de l'entrée de la grotte. Et j'ai humé l'air. L'odorat des humains est lamentable comparé à celui des chiens ou des loups. Peut-être serais-je quand même capable de deviner si une quelconque créature vivait à l'intérieur.

Plus près... plus près, je m'avançais sans faire de bruit...

— Aaaaaaahhhh !

J'ai fait un bond en arrière et je suis tombée. Avais-je crié ? Non, je ne comprenais plus rien. C'était la voix de Karen.

— Aaaaahh ! Aaahh ! À l'aide !

Une ruse !

Peut-être. Peut-être pas. Je suis revenue sur mes pas en suivant le chemin que je m'étais frayé. J'ai émergé des buissons, à bout de souffle, écorchée et couverte de boue, juste à temps pour voir le léopard se jeter du haut d'un rocher sur la pauvre fille sans défense.

Tseewww !

Un rayon Dragon a fendu les airs en direction de l'animal qui a rugi de douleur.

— Rrrrrraawwrrr !

Mais le rayon n'avait fait qu'érafler son épaule. Le léopard a touché le sol, retrouvé sans problème son équilibre et s'est mis en position pour attaquer de nouveau.

Karen s'est préparée à tirer une nouvelle fois. Mais sa cheville blessée s'est tordue et ne l'a plus soutenue. Elle s'est écroulée, face contre terre. Le lance-rayons Dragon a été projeté contre la pierre et est allé finir dans la boue.

Il a atterri à quelques centimètres du léopard.

Plus personne n'a bougé. Karen était comme pétrifiée d'avoir perdu son arme. Terrifiée.

Le léopard, incertain, observait, attendait, essayant d'évaluer au mieux la situation.

Et moi. Avais-je le temps de morphoser ? Est-ce que cela le ferait fuir ? Est-ce que cela le dissuaderait d'attaquer ?

— Karen, ai-je murmuré, rampe jusqu'à moi.

— Cette chose... Cette chose va me...

Elle tremblait. Elle était à peine capable de retirer son visage de la boue et gardait les yeux fixés sur le léopard. Ils paraissaient énormes et brillaient au milieu de la terre qui recouvrait son visage.

Le léopard l'observait avec l'intensité du prédateur. Puis il me regarda. Il ne savait pas quoi faire. Il était contrarié. Il voyait des choses qu'il n'avait encore jamais vues.

C'était comme si vous pouviez voir fonctionner l'esprit rusé qui se cachait derrière ce froid regard doré : la proie avait utilisé une arme. Mais cette arme était désormais inutilisable. Cependant, le prédateur sait qu'il doit toujours se méfier quand la proie peut provoquer la douleur.

Et maintenant, pensait également le léopard, il y avait une seconde créature étrange. Une créature dont l'odeur était en train de changer.

< Karen, ai-je dit. Continue à ramper vers moi. Doucement, sans t'arrêter. Ne fais pas de gestes brusques et ne te précipite surtout pas. >

Je ne sais pas si elle avait remarqué que ce n'était plus ma voix qu'elle entendait. Elle gardait ses yeux rivés sur le léopard.

— Ooohhh !

Son bras a glissé et elle a roulé dans la boue.

Le gros chat a aperçu sa gorge blanche sans protection et s'est décidé.

Il a bondi !

J'ai bondi ! J'ai touché le sol la première. Mon poil s'est hérissé, j'ai grogné féroce et la fourrure tout autour de mon cou s'est mise à gonfler.

Le léopard a vu mes crocs et en a oublié la gorge de Karen.

« Non, non, a-t-il pensé, il n'est pas nécessaire que je me batte avec un autre prédateur. J'aurai tout le temps de tuer la petite créature sans défense plus tard. »

Il a fait demi-tour et, avec un air méprisant, il s'est enfoncé dans les ténèbres.

Karen a relevé son visage et m'a regardée.

— Bien, a-t-elle fait d'une voix tremblotante. Je pense que tu es un loup-garou, après tout.

CHAPITRE 11

La grotte était inoccupée. Je l'ai su très rapidement, grâce aux sens du loup.

Cela nous a pris du temps pour allumer un feu. Ce n'était pas la première fois que j'essayais de faire un feu sans allumettes. J'avais déjà eu du mal lors de ma précédente expérience. Mais là, ce fut encore plus difficile. Le bois était humide, ainsi que les herbes que j'avais ramassées pour l'enflammer, même si elles séchèrent plus rapidement que les branches.

Nous avons fait tout ça près de l'entrée de la grotte, parce qu'il y allait certainement y avoir beaucoup de fumée au départ. Finalement, nous avons réussi.

Nous nous sommes assises, les jambes croisées, sur la pierre dure et le sable froid. Nous étions blotties aussi près du feu que nous le pouvions. J'étais sortie, en animorphe de loup, pour rassembler autant de bois que je pouvais en entreposer dans la grotte. J'espérais que ce serait suffisant pour tenir jusqu'au lever du jour. Et, heureusement, j'avais récupéré mes vêtements après avoir démorphosé.

La nuit était tombée. La lueur orangée du feu éclairait la voûte basse de notre refuge. Mais elle ne parvenait pas à percer l'obscurité de la forêt.

— Mes parents vont être morts d'inquiétude, ai-je dit.

— Les miens aussi, a fait Karen.

— Je ne savais pas que les Yirks avaient des parents.

Elle remua les braises avec un bout de bois pour attiser le feu et plaça une branche qui n'avait pas brûlé au milieu des flammes.

— Je vois que tu as renoncé à ton petit jeu. C'est parfait. Ça devient pénible au bout d'un certain temps quand quelqu'un répète inlassablement le même mensonge. Eh bien oui, nous

avons des parents, bien que ce soit très différent de vous, les humains.

C'était la première fois qu'elle m'appelait humain et non pas Andalite. Je pense que j'ai dû paraître surprise.

— Oui, je sais que tu es humaine. Nous ne savons pas comment copier la technologie andalite de l'animorphe, mais nous comprenons quelques-uns de ses mécanismes. Nous savons qu'il existe une limite de deux heures. Et nous savons également que vous ne pouvez pas passer directement d'une animorphe à l'autre. Vous devez d'abord repasser par votre corps d'origine. Tu es bien humaine, n'est-ce pas ? Mais je suppose que tu ne voudras pas me dire comment tu as réussi à acquérir le pouvoir de morphoser ?

J'ai regardé ce curieux visage. Ce visage parfaitement humain. Ce visage de jeune fille. Je savais quelle créature vivait dans sa tête. Je savais qu'elle me dénoncerait à Vysserk Trois dès qu'elle en aurait la possibilité.

Si Rachel et Marco avaient été là avec moi, je sais ce qu'ils auraient dit : « Il est hors de question de la laisser en vie, à moins que nous ne trouvions un moyen de la retenir prisonnière pendant trois jours. Au-delà de cette période, la limace qui infeste un hôte a besoin de retourner au Bassin yirk pour se nourrir. » Tobias et Ax auraient approuvé. Jake également, même s'il lui aurait été difficile de prendre cette décision.

Et ils auraient eu raison.

— Tu es en train de penser que tu devrais me détruire, a dit Karen.

J'ai hésité un instant.

— Oui, ai-je fini par avouer.

Elle a avalé sa salive.

— Tu y as déjà pensé. Tout à l'heure au bord de la rivière.

J'ai acquiescé d'un mouvement de la tête.

— Tu semblais pourtant très confiante. Tu essayais de me manipuler. J'aurais dû me douter que tu avais un lance-rayons Dracon. Tu voulais que je me mette à morphoser et tu m'aurais tuée. Parvenue au milieu de mon animorphe, tu aurais fait feu sur moi.

Karen a approuvé.

— C'était effectivement mon plan.

— Alors pourquoi n'as-tu pas utilisé ton arme contre l'ours qui te poursuivait ?

Elle se mit à rire, un petit peu gênée.

— La panique, j'étais effrayée. Cet énorme animal s'est mis à me courir après et j'ai tout simplement oublié que j'avais mon lance-rayons. En plus, tu as pu constater quel genre de tireuse je suis avec le léopard.

Elle a levé les bras au ciel.

— J'ai des petites mains de fille et des petits muscles de fille. Le lance-rayons Dragon est destiné à être manié par des pattes de Hork-Bajir. J'arrive à peine à atteindre la détente.

— Et maintenant tu n'as plus d'arme du tout, ai-je remarqué.

— Non.

— Je pourrais morphoser en loup et me défouler sur toi.

— Mais tu ne le feras pas.

— Et pourquoi ? lui ai-je demandé.

Elle a secoué doucement sa tête.

— Je ne sais pas pourquoi.

— Moi non plus, ai-je fait.

Nous sommes restées silencieuses pendant un bon moment.

— Nous n'allons pas mourir de soif, a finalement remarqué Karen en me montrant le rideau de pluie qui barrait l'entrée de la grotte. Mais nous allons finir par avoir faim.

— Je pourrais essayer d'attraper un lapin ou quelque chose d'autre, ai-je suggéré. Mais, dans ce cas-là, je serai obligée de te laisser seule ici.

— Le léopard.

— Oui. Il n'attaquera pas un loup directement. En revanche, tu n'es pour lui qu'une petite créature sans défense et blessée. La proie parfaite.

— Je suppose que tu as raison, a-t-elle admis amèrement. Je ne voulais pas de ce corps ! Je voulais un corps humain, mais pas une enfant faible et innocente. C'est pourtant ce qu'ils m'ont attribué.

J'ai relevé le mot innocent. C'était très étrange de l'entendre employé par un Yirk.

— C'est comme ça que ça se passe ? Ils vous disent quel corps

vous devez infester ?

— Exact. C'est mon troisième hôte. J'ai d'abord commencé avec un Gedd, comme la plupart de ceux qui sont intégrés dans les rangs. Puis j'ai été un Hork-Bajir pendant un moment. Des tâches ennuyeuses la plupart du temps, entrecoupées de terribles batailles. Puis j'ai été affectée sur la Terre où j'ai reçu un hôte humain. Maintenant, c'est ton tour.

— Mon tour de quoi ?

Karen a fait un geste de la main pour désigner le feu et l'ensemble de la grotte.

— Nous sommes bloquées ici. Sans nourriture. Nous n'avons rien d'autre à faire que de parler. Je t'ai raconté mon histoire, c'est à ton tour maintenant de me raconter la tienne.

— Si ça se trouve, tu m'as menti. Tu as inventé tout ça.

— C'est également ce que tu pourrais faire. Vous autres humains, vous n'êtes pas toujours très honnêtes.

— Je dois admettre que tu as raison.

— Bien, alors raconte-moi. Comment as-tu réussi à acquérir cette technologie andalite ?

J'ai haussé les épaules.

— Elle m'a été transmise par un grand guerrier andalite nommé Elfangor.

Le visage de Karen s'est contracté lorsque j'ai prononcé ce nom.

— Elfangor ? a-t-elle grogné.

— Tu as entendu parler de lui ?

— Oui. Alors que j'étais un Hork-Bajir, j'ai appartenu assez longtemps à la garde personnelle de Vysserk Trois. Vysserk Trois était complètement obsédé par Elfangor. Je crois qu'il y avait un problème personnel entre eux. Je ne sais pas lequel. Mais il haïssait vraiment Elfangor.

— J'étais là quand Vysserk Trois a assassiné Elfangor.

— Assassiné ? Non, ce n'était pas un assassinat. Nous sommes en guerre contre les Andalites. On ne peut pas parler de meurtre pendant une guerre.

— Il s'agissait bien d'un meurtre, ai-je insisté. Le meurtre de sang-froid d'une personne sans défense.

Karen s'est penchée vers moi, son visage était rougi par les

flammes.

— Et le Hork-Bajir dont tu as déchiré la gorge ? Était-il sans défense lui aussi ?

Je me suis levée d'un bond.

— Ne compare pas ce que fait ton peuple avec ce que nous faisons nous. On ne peut pas comparer les agresseurs et les victimes. C'est ton peuple qui a commencé cette guerre. Et c'est vous qui envahissez notre planète, et non l'inverse.

Karen s'est levée à son tour en grimaçant de douleur à cause de sa cheville.

— Nous avons le droit de vivre !

— Ce n'est pas une question de vivre ! me suis-je mise à hurler. Vous transformez des êtres libres en esclaves.

— Nous sommes comme ça, s'est-elle mise à hurler à son tour. Nous sommes des parasites. Vous les humains, vous êtes des prédateurs. Combien de cochons, de vaches, de poulets et de moutons tuez-vous chaque année pour survivre ? Vous pensez qu'il est plus moral d'être un prédateur qu'un parasite ? Au moins, les hôtes dont nous contrôlons les corps restent en vie. Nous ne les tuons pas, nous ne les découpons pas en morceaux avant de les griller au barbecue dans nos jardins.

— Nous ne sommes pas des cochons, ai-je protesté.

— Oh si, vous en êtes, a-t-elle affirmé, avec un air de profond mépris. C'est tout ce que vous êtes pour nous. Grouin ! Grouin !

CHAPITRE 12

Nous nous sommes relayées pour rester éveillées et surveiller l'entrée de la grotte. C'était très étrange, vraiment. Nous étions des ennemies mortelles. Si Karen – ou tout du moins le Yirk qui se trouvait dans sa tête – en avait l'occasion, elle se précipiterait pour aller me dénoncer à Vysserk Trois.

Vysserk me capturerait. Il m'emmènerait au Bassin yirk qui s'étend jusque sous le collège et le centre commercial. Un Hork-Bajir me traînerait le long du quai métallique. Il m'enfoncerait la tête dans le liquide visqueux couleur de plomb.

Je me débattrais et je crierais, mais il n'en aurait rien à faire. Ma tête serait maintenue sous la surface. Et l'une des limaces yirks nageant dans les parages s'introduirait dans mon oreille. Elle se déformerait et s'étirerait pour pénétrer dans mon canal auditif.

La douleur serait terrible. Mais la douleur ne serait rien comparée à l'horreur.

Le Yirk se glisserait et s'entortillerait autour de mon cerveau. Il se fauflerait dans les moindres interstices et recouvrirait les moindres contours.

Puis il ouvrirait mon esprit comme on ouvre un livre. Il aurait accès à chacun de mes souvenirs. Il aurait connaissance du moindre de mes secrets. Il saurait qu'une fois, à l'âge de six ans, j'ai mouillé mon lit et que j'avais tellement honte que j'ai jeté les draps à la poubelle. Il saurait que je regarde dans mon placard tous les soirs pour vérifier que personne n'est caché dedans. Il saurait qu'un jour, en cours de math, j'ai triché et que j'ai fait exprès de louper le contrôle suivant pour rétablir l'équilibre. Il saurait que je tiens beaucoup à Jake.

Le Yirk ouvrirait mes yeux et les ferait bouger de droite à gauche. Il déciderait vers quoi les diriger.

Il bougerait mes bras et mes mains. Il prendrait ou reposerait ce qu'il voudrait.

Il me commanderait de manger, de dormir, de prendre une douche ou de me laver les cheveux quand il le voudrait. Il choisirait mes vêtements. Il parlerait à ma mère et embrasserait mon père pour lui souhaiter bonne nuit.

Et, pendant tout ce temps, je serais capable de voir, d'entendre, de savoir exactement ce qui se passe. Quand le Yirk qui sera dans ma tête trahira mes amis, j'assisterai à la scène. Quand Rachel, Marco, Tobias, Ax et Jake seront capturés, un par un, puis tués ou transformés en esclaves, je serai là, délivrant des informations aux envahisseurs. Je les aiderai à détruire mes amis.

Et je serai sans défense.

Voilà ce que Karen avait prévu pour moi. Une existence de mort vivant. C'est ce que les Yirks ont prévu pour tous les habitants de la planète Terre. Ils transformeront en esclaves tous ceux qui pourront leur être utiles et élimineront les autres.

J'ai remué le feu avec un bout de bois. Karen remuait dans son sommeil.

Ce serait si facile... J'en avais le pouvoir. J'avais le pouvoir de la détruire avant qu'elle ne me détruise.

Je devais le faire.

Mais je savais que je ne le ferais pas. Pas maintenant. Pas cette nuit. Pas de sang-froid. La vie est quelque chose de sacré. Même la vie d'un ennemi.

Et les vies de mes amis alors ? Est-ce qu'elles n'étaient pas plus sacrées encore ?

Karen s'est réveillée. Elle a bâillé et a regardé autour d'elle avec l'expression stupide de quelqu'un qui sort juste du sommeil.

— Est-ce que c'est l'heure de mon tour de garde ?

— Je crois, oui. Nous n'avons plus beaucoup de bois, alors ne fais pas brûler le feu trop fort. Si tu vois quoi que ce soit, hurle.

Je me suis allongée sur le côté en lui faisant face. J'étais sûre que je ne pourrais pas dormir. Mais c'est pourtant ce que j'ai fait.

Je me suis endormie et j'ai rêvé.

Screeeeet ! Screeeeet ! Screeeeet !

Vingt humains-Contrôleurs se tenaient là, tous équipés de carabines, de mitraillettes et d'armes automatiques.

Derrière eux, il y avait deux douzaines de guerriers hork-bajirs.

Nous étions pris au piège. Nous nous étions introduits dans ce bâtiment pour récupérer le cristal pémalite. Ce cristal devait permettre aux Cheys de modifier leur programmation. Une programmation qui leur interdisait de faire du mal à une autre créature vivante.

Cela nous permettrait de transformer ces puissants androïdes en alliés dans notre guerre contre les Yirks.

Erek le Chey se trouvait à l'extérieur du bâtiment. Je le voyais à travers les baies vitrées. Si nous trouvions un moyen de lui passer le cristal, alors peut-être pourrait-il venir à notre secours.

Et dans mon rêve, exactement comme cela s'était passé dans la réalité, tout a dégénéré en une bataille d'une violence inouïe. Les Hork-Bajirs ont bondi en donnant des coups de lame. Et nous avons commencé à nous battre.

Nous nous battions encore et encore. Et nous perdions du terrain, encore et encore, de plus en plus...

Jusqu'à ce que, dans le lointain, j'entende un bruit de verre brisé. Et soudain, j'ai vu Erek. L'hologramme qui lui donnait l'apparence d'un jeune garçon humain comme les autres avait disparu. Il se montrait tel qu'il est : un androïde d'acier et d'ivoire.

Ce qui s'est passé ensuite, j'ai essayé de l'oublier. J'ai participé à de nombreuses batailles. Là, il ne s'agissait pas de bataille, mais de boucherie⁴.

Je me suis réveillée, en pleurant, avec en écho les sanglotements d'Erek qui résonnaient dans ma tête.

— Tu as crié pendant ton sommeil, m'a fait remarquer Karen.

— Ah bon ?

Elle s'est mise à rire.

⁴ voir *L'Androïde* (Animorphs n°10)

— Tu criais : « Non ! non ! » ou quelque chose comme ça. Un mauvais rêve, je suppose ?

— Un mauvais souvenir, ai-je rectifié.

— Il semblait s'agir d'une bataille, a-t-elle continué. Enfin, d'après ce que j'ai pu entendre. Mais bon, tu es bien en vie, non ? Alors tu as dû la gagner.

— La victoire ne la rend pas moins terrible.

Elle a ricané, comme si je venais de faire une blague.

— Bien sûr que si. Ne me raconte pas d'histoires. Je connais les humains. Je sais que vous aimez les conquêtes autant que nous les Yirks.

— Pas tous les humains.

— Oh, je vois. Tu possèdes un sens moral. Tu te sens mal quand tu détruis un ennemi, a-t-elle remarqué d'un ton sarcastique.

— Oui, je me sens mal. Comme la plupart des humains. Enfin, moi oui en tout cas.

— Mensonges, a-t-elle fait en bâillant. La plupart des humains sont des menteurs.

— Karen ?

— Quoi ?

— Si c'était vrai, alors pourquoi te laisserais-je en vie ?

Elle m'a regardée, et j'ai vu ses yeux verts cligner, imperceptiblement, au moment où le doute a pénétré dans son esprit.

CHAPITRE 13

Il a plu durant toute la nuit, jusqu'à quatre ou cinq heures du matin. Mais quand nous sommes sorties de la grotte le lendemain, le soleil brillait dans un beau ciel bleu sans nuage.

De l'eau tombait encore des feuilles des arbres et des épines des pins. Le sol était détrempé et boueux, les rochers tout humides.

Karen m'a poussée pour me dépasser. Elle a boitillé jusqu'à l'endroit où le lance-rayons Dragon était tombé. Elle a commencé à fouiller dans les buissons à quatre pattes.

— Tu l'as pris ! Tu es venue ici pendant que je dormais et tu l'as pris !

J'ai secoué doucement la tête.

— Il a plu à verse toute la nuit. Nous sommes sur une pente. Peut-être qu'il a glissé en bas de la colline. Ou que le léopard est passé le chercher.

J'avais dit ça sur le ton de la plaisanterie. Mais Karen a tourné brusquement la tête vers moi, l'expression de son visage exprimait la tension et l'inquiétude.

— Tu trouves ça drôle ?

J'ai haussé les épaules.

— De toute façon, nous ne comptons pas nous en servir. Tu n'en as pas besoin.

— Ce n'est pas le problème, a-t-elle repris. Il est question d'arme. Nous ne sommes pas supposés les perdre. La punition en ce cas est très... très douloureuse. Je n'aurais jamais dû la prendre. Je ne suis pas en mission officielle. Ce qui aura pour conséquence de doubler ma punition.

Fixant désespérément l'endroit où le lance-rayons était tombé, elle a paru tout à coup plus vieille. Il était évident que la pluie avait ruisselé sur toute cette partie de terrain. Le sol était

tout mou et parcouru de petites rigoles.

— Il est probablement au fond de la rivière à l'heure qu'il est, ai-je estimé.

Avec sa cheville, qui avait maintenant triplé de volume, il était hors de question que Karen descende la pente jusqu'en bas.

Elle m'a regardée. Elle semblait perdue et embarrassée.

— Je ne peux pas revenir sans. J'aurais à m'expliquer devant Sous-Vysserk Dix-neuf.

— Ton chef ?

— Oui. Mon commandant. Je pense que tu ne m'aideras pas à le chercher, n'est-ce pas ?

— Non, pas question.

Karen est partie d'un rire mauvais.

— De toute manière, ils ne seront pas trop durs avec moi, quand ils verront que je te ramène.

— Peut-être qu'ils te proposeront de prendre mon corps, ai-je remarqué. Que je devienne ton hôte.

— Ah non merci, je ne veux plus de jeunes femelles humaines comme hôte. Trop faibles. Trop émotives. Leur tête est trop remplie de...

Elle s'est interrompue.

J'ai attendu qu'elle finisse sa phrase, mais elle ne l'a pas fait. Elle a juste repris sa béquille et s'est mise à marcher avec détermination, d'un pas douloureux.

Je l'ai suivie.

« Trop émotives ? Leur tête trop remplie de... » De quoi ?

Était-il possible que le Yirk qui se trouvait dans la tête de Karen soit perturbé par les pensées de la jeune fille ? Par ses émotions ? J'ai senti comme un frisson au niveau de la nuque. Y aurait-il un moyen de trouver un arrangement avec Karen ? Le Yirk avait-il des doutes sur ce qu'il était en train de faire ? Était-ce seulement possible, ou étais-je en train de me faire des illusions ? Est-ce qu'un Yirk pouvait décider de déserteur ? Est-ce qu'un Yirk avait la capacité de juger que ce qu'il faisait était mal ?

J'ai inspiré profondément et j'ai continué à suivre le Contrôleur boitillant. Comment ? Comment réussir à

convaincre le Yirk qui se trouvait dans cette tête ?

— Bien, ai-je commencé, j'ai l'impression que nous avons de longues heures de marche devant nous. Toute la journée, si nous allons dans la bonne direction. Peut-être plus d'une journée, si nous avons pris la mauvaise.

— Je meurs de faim, a-t-elle murmuré.

— Est-ce que tu aimes les champignons ?

— Quoi ?

— Les champignons. Regarde, juste là, sur cette branche morte. Bien sûr, il faut être prudent, parce que beaucoup de champignons sont vénéneux. Mais j'ai fait un exposé en biologie sur ce sujet l'année dernière. Tout sur les champignons sauvages. Ceux-ci sont comestibles.

— Je ne mange pas de champignons crus. C'est dégueulasse.

Elle réagissait de nouveau comme une jeune fille. C'était étrange. Elle était à la fois une enfant humaine et un Yirk adulte.

— Bien, moi, je vais me servir. Si jamais tu changes d'avis...

Je me suis accroupie et j'ai commencé très précautionneusement à choisir parmi tous ceux qui avaient poussé sur ce tronc avec la pluie.

— Bon, Karen, ou quel que soit ton nom yirk, raconte-moi un peu ta vie. Je crois savoir que tu n'aimes pas trop ton chef, n'est-ce pas ?

— À quoi tu joues, humain ? a-t-elle grogné. Tu me sauves la vie, tu me trouves un abri, maintenant tu veux me nourrir, qu'est-ce que tu essaies de prouver ?

J'ai attrapé deux champignons gros comme mon poing, et je les ai glissés dans ma poche.

— Ça te tracasse, exact ?

— Qu'est-ce qui me tracasse ?

— Ça te tracasse quand tes victimes ne te haïssent pas.

Elle s'est mise à rire, un rire dur, proche de l'aboiement. Elle a commencé à dire quelque chose, puis s'est arrêtée, et n'a finalement rien ajouté. Je me suis relevée et je lui ai tendu un champignon.

— Tiens. Tu peux le manger maintenant ou le garder pour plus tard. Nous allons peut-être trouver des petits oignons verts et même quelques fleurs comestibles pour aller avec. Ça nous

fera comme une salade.

— Tu crois me comprendre, hein ? Tu te trompes. Rien ne me tracasse, a lancé sèchement Karen.

— Ça ne te fait rien d'avoir transformé une enfant en esclave ?

— L'esclavage est un concept humain.

— D'accord, admettons. Mais voyons les choses autrement : ça ne te fait rien quand tu entends Karen – la vraie Karen – pleurer intérieurement ? Ça ne te fait rien quand tu es avec sa mère et qu'elle meurt d'envie de lui parler, juste pour lui dire combien elle l'aime ? Juste pour lui dire : « Je t'aime maman », mais elle ne peut jamais le faire.

Elle a sursauté comme si je lui avais donné une tape.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles ! a-t-elle crié.

— Ah bon, je ne sais pas ? Laisse-moi parler à Karen. Laisse-moi lui parler et lui demander.

— Cet hôte humain n'a pas de secrets pour moi, a-t-elle affirmé. Je sais exactement ce qu'elle pense.

— Et ce qu'elle ressent, ai-je ajouté.

— Et ce qu'elle ressent ! s'est-elle exclamée d'une manière insolente. Elle me déteste, c'est vrai. Est-ce que tu te sens mieux ? Elle me hait. Elle veut que je meure. Elle est recluse dans un coin de mon esprit et m' imagine en train de subir les pires tortures, de mourir lentement, de hurler à la mort ! Voilà ce qu'elle ressent. De la haine ! De la haine ! De la haine !

Les arbres semblaient répercuter ses cris. Les oiseaux se sont tus.

J'ai acquiescé doucement de la tête.

— Laisse-moi lui parler. Laisse-moi lui demander si elle te hait.

— La ferme.

J'ai souri.

— Ça marche dans les deux sens, n'est-ce pas ? Tu peux ressentir ses émotions, mais elle peut également ressentir les tiennes. C'est ça ? Elle sait exactement ce qui se passe dans ton esprit. Et qu'est-ce qu'elle ressent vraiment pour toi ? Ce n'est pas de la haine.

— La ferme, a-t-elle répété en grommelant.

Elle s'est remise à marcher en grimaçant de douleur.

— C'est de la pitié, n'est-ce pas ? Elle est désolée pour toi.

Karen a encore fait quelques pas. Par-dessus son épaule, elle a alors déclaré d'une voix glaciale :

— Nous verrons si tu auras toujours pitié une fois que je t'aurai livrée à Vysserk Trois, Cassie. Nous verrons si tu n'éprouveras pas de haine quand tu ne seras plus qu'une poupée sans défense.

CHAPITRE 14

Nous n'avancions pas très vite à cause de la cheville blessée de Karen. Ce qui me permettait de bien observer autour de nous.

— Regarde ! Des biches ! me suis-je exclamée.

Je me suis agenouillée, et Karen s'est dissimulée derrière un tronc d'arbre mort, bien contente de se reposer quelques instants.

— C'est une mère et son petit, ai-je expliqué. Tu vois comme elle est en alerte. Elle nous a senties.

— Bambi, a murmuré Karen en reprenant sa respiration.

— Oui, ai-je fait. J'ai adoré ce film.

— Cette humaine... ce corps qui est mon hôte, il... elle aime beaucoup aussi. C'était sa cassette vidéo favorite quand elle était petite. Vous autres humains, vous mettez du sentiment partout. Ce n'est qu'un animal après tout.

J'ai haussé les épaules.

— Pour te dire la vérité, je pensais un peu comme ça ces derniers temps.

Je me suis relevée, et les deux animaux se sont enfuis en courant en nous montrant leur queue.

— Je croyais pourtant que tu t'occupais d'animaux.

— Je le faisais. Enfin, je le fais. C'était juste ces derniers temps... enfin, je ne sais pas. Tout s'est un peu compliqué pour moi récemment. Les choses quotidiennes comme le collège ou ma famille, ou même les animaux dont je m'occupe, j'ai commencé à trouver tout ça ennuyeux. Je ne sais pas trop comment te dire.

Karen a hoché doucement la tête.

— Bien sûr.

— Comment ça bien sûr ?

— Eh bien, regarde ce que tu fais, qui tu es, ce que tu vis. Tu combats. Tu tues. Tu possèdes un pouvoir et tu l'utilises. C'est évident que tout cela est plus intéressant que ton ancienne vie, ta vie normale.

J'ai pris un champignon dans ma poche et je l'ai mâché.

— Ce n'est pas ça. Je veux dire... je ne sais pas ce qui se passe exactement.

Karen s'est mise à rire.

— Tu n'étais qu'une gamine normale avant, comme toutes les autres, non ? Avant d'acquérir le pouvoir de l'animorphe.

— Plus ou moins.

— Maintenant, quand tu morphoses ou quand tu es au cœur d'une bataille, tu te sens tellement en vie ! Si formidablement en vie ! L'existence quotidienne te paraît vraiment ennuyeuse.

— Est-ce que c'est l'effet que ça te fait à toi quand tu te bats ? ai-je voulu savoir. Pas à moi. Je déteste ça. Je ne sais plus quoi penser après. Comment puis-je continuer à faire des choses comme si de rien n'était et continuer à croire que la vie est sacrée ? Que toutes les vies sont sacrées ? Parfois, je suis un prédateur. Parfois, je suis la proie. Je ne sais plus...

Karen est restée silencieuse pendant un long moment. Et puis, comme si ses paroles étaient anodines, elle a dit :

— Nous aussi, nous avons des gens comme toi.

— Des gens comme moi ?

— Oui, des Yirks qui sont opposés à la guerre, qui pensent que c'est mal de prendre des hôtes qui ne sont pas volontaires.

J'étais si surprise que je me suis arrêtée de marcher.

— Quoi ? Il existe des Yirks qui sont contre tout ça ?

— Ne parais pas si surprise. Nous ne sommes pas tous pareils.

Elle a paru soudain pleine d'amertume.

— Tu vois, vous croyez tout ce que vous raconte la propagande andalite à notre sujet. D'après eux, nous ne sommes que des limaces maléfiques, et rien d'autre. Nous ne méritons pas d'être libres, de nous déplacer dans toute la galaxie. Nous sommes juste des parasites.

— C'est pourtant un Andalite qui vous a permis de réaliser votre premier vol spatial, ai-je remarqué. Il s'appelait Serow,

n'est-ce pas ? C'est lui qui a aidé ton peuple.

Maintenant, c'était Karen qui paraissait surprise.

— Tu en sais beaucoup.

Elle a plissé les yeux.

— Vous n'êtes pas tous des humains, n'est-ce pas ? Il doit y avoir des Andalites parmi vous.

— Sans les Andalites, ai-je repris, vous seriez encore bloqués sur votre planète, exact ?

— Exact. Sans Serow, nous ne serions pas là. Il est le seul Andalite à avoir fait preuve d'une grande bonté.

J'ai souri.

— Alors, ils ne sont pas tous mauvais.

— Il y a beaucoup de bons Yirks, a-t-elle ajouté.

— Peut-être.

Une fois encore, nous sommes restées sans rien dire pendant un bon moment. Nous marchions lentement, jusqu'au moment où nous avons rejoint une petite prairie.

C'était extraordinaire. La pluie avait provoqué une explosion de fleurs qui levaient toutes leurs pétales vers le soleil. Dorées, blanches et bleues, toutes scintillaient avec la rosée du matin.

— Tu sais ce qu'est notre vie ? m'a demandé Karen. Je veux dire, dans le Bassin yirk ?

— Non.

— Nous naissons avec une centaine de frères et sœurs. Nous ne sortons pas d'un œuf. Et nous ne venons pas non plus au monde comme le font les mammifères. Trois Yirks s'unissent. Mais ils s'unissent vraiment, leurs trois corps ne devenant plus qu'un. Ensuite, ce corps commence à se fragmenter. Il se divise en petits morceaux, des larves comme on appelle ça. Petit à petit, le corps se désintègre totalement, et chaque fragment devient un nouveau Yirk. Parfois, il y a des jumeaux, deux Yirks qui naissent du même fragment. Les parents yirks meurent, évidemment.

Elle m'a regardée pour observer ma réaction.

— Tu n'es pas horrifiée ? Tu n'es pas choquée ?

Je l'étais, mais je n'ai rien laissé paraître.

— J'ai étudié beaucoup d'espèces animales différentes, alors je crois que plus grand-chose ne m'étonne.

Karen a tourné son regard vers la prairie.

— À l'état naturel, nous avons un excellent odorat. Nous avons un bon sens du toucher. Nous pouvons entendre. Nous pouvons communiquer, en utilisant un langage d'ultrasons. Mais nous ne pouvons pas voir. Nous sommes aveugles, jusqu'à ce que nous prenions un hôte. Au fil des siècles, nous avons franchi les étapes de l'évolution en contrôlant des hôtes de plus en plus développés. Finalement, les Gedds sont devenus nos hôtes de base. Ce sont des créatures lentes et maladroitement. Mais elles possèdent des yeux. Oh, tu ne peux pas imaginer ! Tu ne peux pas imaginer la première fois que tu pénètres dans le cerveau d'un Gedd, que tu en prends le contrôle et que, soudain, tu vois ! Tu vois ! Les couleurs ! Les formes ! C'est un miracle. Être aveugle et voir soudain !

Elle s'est penchée et a attrapé une chenille sur une feuille.

— Tu vois ça ? C'est ce que je suis sans le corps d'un hôte. Sans défense ! Faible ! Aveugle !

Elle s'est tournée et a montré la prairie du doigt.

— Tu vois ces fleurs ? Tu vois la lumière du soleil ? Tu vois ces oiseaux qui volent ? Tu me hais parce que moi aussi je veux ça ? Tu me hais parce que je ne veux pas rester aveugle toute ma vie ? Tu me hais parce que je ne veux pas passer ma vie à nager dans un bassin rempli de liquide visqueux, pendant que des humains comme vous vivent dans un monde d'une incroyable beauté ?

Elle a reposé délicatement la chenille sur la feuille.

— La plupart des humains ne savent même pas ce qu'ils possèdent. Vous avez la plus belle planète de la galaxie. Aucun autre endroit ne regorge ainsi de vie. Dans aucun autre endroit il y a autant d'arbres, autant de fleurs, autant de créatures étonnantes. Vous vivez dans un véritable luxe. Vous vivez dans un paradis, et tu me hais parce que je voudrais moi aussi en profiter.

— Je ne te hais pas.

Elle m'ignorait. Elle parlait pour elle-même maintenant.

— Quel choix avons-nous ? Retourner dans le Bassin yirk ? Retourner sur notre planète mère, avec un vaisseau Dôme andalite en orbite au-dessus de nos têtes, surveillant si l'un de

nous ne tente pas de sortir de la boue pour aussitôt le détruire ? Laisser l'univers aux tout-puissants Andalites et aux espèces qu'ils daignent apprécier ?

Karen m'a lancé un regard sinistre et dur.

— Certains d'entre nous veulent croire qu'il y aurait une autre possibilité. Qu'il y aurait un moyen de ne pas être simplement des limaces soumises au pouvoir des Andalites ou des...

— Des esclavagistes ?

Je m'attendais à ce qu'elle se mette à me hurler dessus. Au lieu de ça, elle a approché son visage du mien. Elle a baissé la voix. Ses yeux verts étaient si grands que j'ai cru un moment apercevoir le Yirk qui se cachait derrière.

— Que ferais-tu Cassie ? Que ferais-tu si tu étais l'une d'entre nous ? Est-ce que tu passerais ta vie comme une limace aveugle et sans défense ?

Je n'avais pas la réponse. Je me suis contentée de regarder au loin.

Heureusement.

Brun et noir ! Se déplaçant à toute vitesse !

— Aaaaahhh ! ai-je crié.

Le léopard a fait deux pas aériens et silencieux et, au troisième, a ouvert ses mortelles mâchoires en se précipitant sur la gorge de Karen.

CHAPITRE 15

Le léopard a bondi.

Karen n'aurait jamais eu le temps de réagir. Moi non plus.

Mais quelqu'un l'a fait pour nous.

Tout s'est passé presque trop vite pour que nous puissions voir. Une masse grise est tombée du ciel. Elle a heurté la masse noire et brune.

Des serres, du sang coulant des yeux du léopard.

— Rrroooowwwrrr ! a-t-il hurlé.

Mais il a quand même heurté Karen qui est tombée. Je me suis précipitée sur le léopard.

Paf ! Il m'a frappée avec le revers de sa patte, sans effort apparent. Mais j'ai eu l'impression de recevoir un véritable coup de marteau. Je me suis écroulée par terre.

— Aaaahhhh ! Au secours ! a crié Karen.

L'aigle pêcheur a repris de l'altitude avant de replonger à l'attaque. Il a griffé le museau du léopard mais, cette fois, le félin s'est défendu.

Avec un bruit sourd, l'aigle a été projeté par terre. Il était étendu, tressaillant dans la poussière.

J'avais déjà commencé à morphoser, mais il était trop tard. Le léopard a ouvert sa gueule en grand. Karen était sur le dos et elle s'est mise à frapper la tête du prédateur.

L'animal lui a attrapé la jambe. Ses mâchoires se sont refermées juste sur l'attelle en bois. Karen s'est remise à crier. De douleur cette fois.

Le léopard a regardé autour de lui, appréciant la situation avec sang-froid. Il sentait l'odeur du dangereux loup qui était en train d'émerger de moi. Il a décidé que ce n'était peut-être pas le bon endroit pour dévorer sa proie.

Il a commencé à traîner Karen. Il lui tenait toujours la

cheville et la tirait parmi les épines de pin et les feuilles.

— À l'aide ! À l'aide, Cassie ! Je te laisserai partir, je le jure ! Aide-moi !

J'ai voulu la suivre en titubant, appuyée maladroitement sur des jambes bancales, mi-humaines, mi-animales.

— Au secours ! À l'aide ! Aaaaarrrgghh !

J'ai regardé Marco. Parce que, bien sûr, c'était lui l'aigle pêcheur. Il a agité faiblement ses ailes et s'est remis sur ses pattes. Il avait aussi commencé à démorphoser. Il allait bien. Ce qui n'était pas le cas de Karen. Dès qu'il se sentirait en sécurité, le léopard donnerait le coup de mâchoire final : sur la gorge, à la base de la nuque ou même sur la tête elle-même.

J'étais presque un loup désormais. Mais le léopard battrait-il en retraite cette fois-ci ? Hier, je l'avais fait fuir avant qu'il n'attrape Karen. Mais là, il défendrait sa prise.

Et je ne me sentais pas de taille à affronter un léopard en combat singulier.

J'ai fait un bond en avant en poussant un grognement féroce.

Le léopard s'est retourné, tout en gardant la jambe de Karen dans sa gueule. Il me fixait avec ses étonnants yeux dorés.

Nous pesions tous les deux à peu près cinquante kilos. Nous possédions tous les deux de puissantes mâchoires. Tous les deux, nous étions très rapides. Autour de mon cou, j'avais une épaisse fourrure pour me protéger des morsures. Mais les crocs du léopard étaient plus longs que les miens, et il avait quatre puissantes pattes avec des griffes crochues et coupantes comme des rasoirs.

J'ai eu comme un terrible pressentiment. À un contre un, dans un combat à mort, j'étais sûre de perdre.

Nous avons continué à nous observer, à cinq ou six mètres l'un de l'autre.

Karen était couchée sur le côté, tremblante de peur, son visage déformé par la douleur.

— Aide-moi, a-t-elle murmuré faiblement. Ne le laisse pas me dévorer.

J'étais sous le choc. J'avais deviné : c'était la vraie Karen qui me demandait de lui porter secours. Pas le Yirk qui était dans sa tête.

Si j'attaquais, le léopard serait au moins obligé de se battre et elle pourrait partir.

J'ai avancé de quelques pas. Le félin a ouvert sa gueule et a lâché la jambe de Karen. Il a découvert ses crocs tout en poussant un grognement terrible.

J'ai poussé un cri menaçant :

— Hhhhheerrrrroooowwrrr !

Il n'allait sûrement pas s'enfuir cette fois-ci. Il avait goûté au sang de sa proie. Il ne s'en irait pas sans combattre.

Karen a commencé à ramper doucement, tout en continuant à sangloter.

Le léopard ne me quittait pas des yeux. Tous ses sens en alerte, il attendait, prêt à passer à l'action.

< Marco, si tu m'entends, je vais avoir besoin d'aide >, ai-je dit.

J'ai attaqué.

C'était comme se précipiter au cœur d'une tornade. Je croyais que le loup était rapide. Il ne l'était pas. J'avais été griffée une bonne douzaine de fois avant même d'avoir pu refermer mes mâchoires sur quelque chose.

Slash !

Slash !

Slash !

J'ai reculé. J'étais en sang et choquée. La rapidité du léopard n'avait absolument rien à voir avec la mienne. Et il savait désormais. Il savait qu'il pouvait me battre.

Il a de nouveau grogné en découvrant ses énormes crocs, avec une note de triomphe dans son cri.

— Hhhheeeerrrrroooowwrrr !

La situation était simple. Je pouvais renoncer et m'enfuir, le léopard me laisserait partir. Ou je pouvais rester et me battre.

Je m'étais déjà battue de nombreuses fois. Je m'étais battue contre des Hork-Bajirs. Mais je n'avais jamais été effrayée ainsi par une autre créature. Le léopard n'était pas simplement rapide. Il était également terriblement précis dans ses gestes et d'une grâce diabolique. Il paraissait pourtant presque pataud. Il semblait surnaturel. Comme s'il avait vécu dans un autre monde que le mien, où tout aurait été plus vite.

J'étais une grosse chose maladroite. Le léopard était pareil à du mercure. À du métal liquide.

Étais-je devenue folle ? Allais-je sacrifier ma vie pour sauver un Yirk qui ne cherchait qu'à me détruire ? Ça n'avait pas de sens. C'était absurde. Il fallait être dément pour faire une chose pareille.

« Non, ce n'est pas pour sauver le Yirk, fit une voix dans ma tête. Mais pour sauver Karen, une jeune fille terrifiée. »

Ne sois pas idiote ! Il n'y a pas de Karen, il n'y a plus de Karen. Karen n'est plus qu'un jouet entre les mains de ce Yirk. On ne risque pas sa vie pour sauver ses ennemis. On protège ses amis et on détruit ses ennemis. C'est la vie. C'est la réalité. La loi de base de la survie : protège-toi d'abord, ta famille et tes amis ensuite. Tes ennemis, jamais.

« Va-t'en Cassie », me suis-je dit. Le léopard réglerait rapidement la situation. Un coup de mâchoire et s'en serait fini de Karen et du Yirk qui était en elle. Un coup de mâchoire et s'en serait fini de la frayeur. Un coup de mâchoire et le secret des Animorphs serait préservé.

« Mourir pour son ennemi ? »

« Non, s'enfuir. »

Je me tenais là, immobile, figée, incapable de me décider.

Et soudain, j'ai remarqué une hésitation dans le regard féroce du léopard. Il a levé les yeux vers une chose qui se trouvait derrière moi.

J'ai reniflé l'air et j'ai compris ce qui se passait.

< Allez, ouste, va-t'en gros chat, a ordonné Marco. Tu es peut-être capable de battre un loup, et tu es peut-être capable de battre un gorille, mais tu n'es pas capable de battre les deux en même temps. >

L'animal a changé d'expression. Les données du problème étaient différentes maintenant : la situation était devenue trop étrange.

Il s'est retourné et s'est éloigné lentement. Cela faisait deux fois qu'il était obligé de reculer, et j'avais le sentiment qu'il n'était pas du genre à aimer perdre.

Il s'est arrêté près d'un petit sapin et a jeté un œil par-dessus son épaule. Il m'a fixée avec son regard doré. Bien sûr, il ne

pouvait pas parler, mais je savais ce qu'il me disait : « La prochaine fois, je ne la louperai pas. »

CHAPITRE 16

< Alors, pas mal pour un sauvetage de dernière minute, non ? claironnait Marco. Je suis la cavalerie. L'agent 007. Maintenant, nous n'avons plus qu'à trouver un moyen d'expliquer à cette jeune fille comment un gorille et un loup peuvent se retrouver comme ça côte à côte. >

La jeune fille se tenait la cheville et se tordait de douleur. J'ai commencé à démorphoser.

< Hé ! Hé ! Qu'est-ce que tu fais, Cassie ? Tu ne peux pas démorphoser devant elle ! >

< Je le dois. Elle a besoin d'aide. >

< Allez, va te cacher dans les buissons et puis reviens. Ce n'est qu'une gamine. Tu trouveras bien une histoire à lui raconter. Elle était probablement trop effrayée par le léopard pour avoir remarqué exactement ce que nous avons fait. >

< Marco, elle sait déjà. >

< Qu'est-ce que tu veux dire par là, elle sait déjà ? > me demanda Marco qui n'avait plus du tout envie de faire de l'humour et dont la bonne humeur avait soudain disparu.

J'étais redevenue en grande partie humaine.

— Je veux dire, elle sait.

< Oh, super, a-t-il soupiré. Enfin, c'est pas trop grave, c'est juste une gamine. Qui la croira quand elle commencera à délirer et à raconter qu'elle a vu une fille se transformer en loup ? >

Je me suis agenouillée devant Karen et j'ai commencé à retirer l'attelle que je lui avais fixée autour de la cheville.

— Écoute-moi, lui ai-je dit tout bas en espérant qu'elle pouvait m'entendre. Ne lui révèle pas ce que tu es. Pas si tu veux vivre.

Mais Marco n'est pas un imbécile, il avait remarqué que j'avais chuchoté quelque chose. Et Karen souffrait tellement que

je n'étais pas sûre qu'elle ait compris ce que je lui avais dit.

< J'ai une idée, fit Marco. Et si tu me racontais ce qui se passe ? Tu disparaîs, tes parents sont morts d'inquiétude, nous partons tous à ta recherche et, maintenant, tu es là en train de faire des messes basses à cette fille. >

J'étais de nouveau humaine, je ne pouvais donc pas lui répondre en parole mentale. Cela m'a donné un petit répit pour réfléchir à ce que j'allais lui répondre.

< Ah d'accord, je comprends. Je reviens dans un petit instant avec mon adorable et superbe corps. >

Marco s'est éloigné d'un pas pesant. Gorille massif, il se déplaçait avec la légèreté d'un semi-remorque.

— Il va revenir dans quelques secondes, ai-je expliqué à Karen tandis que je déchirais des bouts de tissu de ma tenue d'animorphe pour panser sa plaie. S'il découvre ce que tu es, il pourrait... il pourrait ne pas réagir de la même manière que moi.

Karen grimaçait de douleur, mais le Yirk qui était dans sa tête était encore parfaitement alerte.

— Une animorphe de singe ? Comment pourrait-il me faire du mal ?

— Tu es bête ou quoi ? ai-je fait sèchement. Avec cette animorphe de gorille, il pourrait arracher un arbre et jouer au base-ball avec en te prenant comme balle.

— Excuse-moi, a-t-elle murmuré. La seule chose que je connaisse des créatures terrestres est ce qu'en sait le cerveau de mon hôte. Elle pense qu'il ressemble à une grosse peluche.

— Un peu, en effet. Mais il n'aime pas les Yirks. Et dans cette animorphe, il pourrait te faire entrer de force dans le premier terrier venu, alors tu ferais mieux de m'écouter !

— Pourquoi tu me protèges contre lui ? Tu n'étais pas tellement sûre de vouloir me sauver des griffes du léopard tout à l'heure, n'est-ce pas ?

Je n'ai pas répondu. Je me suis plutôt concentrée pour lui nettoyer sa blessure.

Ce n'était pas facile et pas très utile. La morsure n'était pas très profonde, grâce à l'attelle en bois qui avait stoppé les crocs. Mais elle pouvait très bien s'infecter. Et il pouvait y avoir des veines sectionnées sous la peau que je ne pouvais pas voir.

— C'est dans quel état ? m'a-t-elle demandé.

— Je ne sais pas. Ça pourrait s'infecter. Ça pourrait même se transformer en gangrène.

— Qu'est-ce que c'est que ça, la gangrène ?

— De la chair pourrie, ai-je dit sèchement. On peut être amené à amputer le pied si on ne le soigne pas à temps. Et peut-être même la jambe.

À ma grande surprise, Karen s'est mise à rire.

— Ce serait parfait. Non seulement je serais coincée dans un corps de petite fille, mais en plus dans un corps d'infirme.

— Elle est déjà infirme, ai-je remarqué. Qu'est-ce que tu crois que tu as fait d'elle ? Elle a déjà perdu l'usage de ses jambes, de ses bras, de ses yeux et de sa voix.

Elle m'a regardée avec ses étonnants yeux verts.

— Tu me hais à ce point ? Pourquoi ne m'achèves-tu pas tout simplement ?

— Parce que je ne peux pas te détruire sans détruire la fille.

Elle a remué doucement la tête.

— Non. Non, ce n'est pas la seule raison.

Elle a soudain éclaté de rire.

— Ah, ah, ah, ah ! Incroyable, je n'avais pas compris ! Tu essaies de me rallier à ta cause. Tu essaies de me convaincre de trahir les miens.

— J'essaie simplement de te sauver, ai-je dit tout bas.

Karen a soupiré dédaigneusement.

— Tu veux faire la paix, n'est-ce pas ? Tu veux trouver un moyen de nous arrêter sans te salir les mains. Tu veux nous vaincre... sans avoir à nous tuer. C'est presque émouvant. C'est émouvant. Émouvant, naïf et stupide, complètement, mais alors, complètement stupide.

< Je suis bien d'accord. >

Je me suis retournée et j'ai vu Marco. Il était de nouveau dans son animorphe d'aigle pêcheur, perché à une dizaine de mètres au-dessus de nous, dans un arbre. Les aigles pêcheurs, comme les autres oiseaux de proie, ont une vue excellente. Mais ce que la plupart des gens ignorent, c'est qu'ils possèdent également une ouïe hors du commun.

< Je suis absolument d'accord, a-t-il repris, sa parole

mentale contenant mal sa colère. On ne peut pas faire la paix avec les parasites. On ne peut pas les faire changer. On ne peut que les éliminer. >

CHAPITRE 17

— Voilà, voilà comme vous êtes ! a hurlé Karen, en montrant du doigt Marco d'un air triomphal. Tue-le ! Tue-le, a-t-elle crié. Tue le parasite ! Tue le Yirk ! Et qu'est-ce que vous faites de votre belle morale humaine ? Alors, dis-moi Cassie, vous et vos amis Andalites, en quoi êtes-vous meilleurs que nous les Yirks ?

< Nous ne pénétrons pas dans le cerveau des gens pour en faire des esclaves >, a répondu Marco.

Il est descendu de son arbre pour se poser sur le sol et a commencé à démorphoser.

— Bien sûr que non. Vous êtes des prédateurs. Et vous estimez que c'est bien d'être des prédateurs. Et nous, nous estimons que c'est bien d'être des parasites, a repris Karen avec un petit air supérieur. Votre morale est simple. Tout ce qui est humain est bon, tout ce qui est yirk est mauvais.

Marco avait pratiquement retrouvé son apparence humaine. Assez en tout cas pour parler et pour pointer son doigt de manière menaçante sur Karen.

— Hé, limace, ce n'est pas nous qui avons commencé, c'est vous. Ce n'est pas nous qui sommes allés sur la planète des Yirks pour vous tuer. C'est vous qui avez déclaré cette guerre.

— Qui a déclaré la guerre entre les humains et les vaches ? Ou entre les humains et les cochons ? Ou entre les humains et les poulets ? a demandé Karen, en ricanant d'un air moqueur. Les vaches n'ont jamais mangé les humains, non ?

— Mais nous ne sommes pas des vaches, s'est énervé Marco. Tu ne peux pas comparer ce que vous faites aux humains avec ce que nous faisons aux vaches.

— Bien sûr que si. Vous êtes notre viande ! s'est-elle exclamée.

Il s'agissait de paroles dures, haineuses, surtout venant de la

part d'une jeune fille.

Marco et moi sommes restés face à face, les yeux dans les yeux, sous le choc. J'avais du mal à trouver ma respiration. Et je n'arrivais plus vraiment à faire fonctionner mon cerveau.

— Cassie, nous n'avons pas le choix, m'a dit Marco. Elle en sait trop. Nous ne pouvons pas la laisser repartir de ces bois en vie.

— Elle n'est pas qu'un Yirk, ai-je fait timidement. Elle est aussi une petite fille.

— La petite fille n'existe plus, m'a répondu Marco. Elle n'est plus concernée. C'est de ce salaud de Yirk dont il est question !

— C'est étrange de t'entendre dire ça, Marco. Surtout venant de toi, ai-je remarqué.

Je parlais comme si je savais exactement ce que je disais mais, au fond de moi, je ne savais plus quoi penser. C'était comme si j'allais implorer. Je ne savais pas quoi faire !

Il a froncé les sourcils.

— De quoi veux-tu parler ?

— Tu sais très bien de quoi je veux parler, Marco. Quelqu'un que tu connais... quelqu'un de très proche de toi est dans la même situation que Karen.

La mère de Marco est un Contrôleur. Tout le monde, même son père, pense qu'elle est morte. Mais nous savons qu'elle est infestée par un Yirk nommé Vysserk Un.

— Et elle n'est pas la seule. Toi et moi avons un ami très proche dont le frère leur appartient.

Tom, le frère de Jake, est également un Contrôleur.

— Et alors, qu'est-ce que tu veux me dire ? Nous ne pouvons pas combattre les Yirks parce qu'ils se protègent derrière des humains ? Que devons-nous faire, simplement laisser tomber ? Écoute Cassie, si tu te fais tant de soucis pour ce Contrôleur, pourquoi est-ce que tu ne t'en fais pas pour nous, tu vois de qui je veux parler ? Tu crois qu'elle et ses chers amis yirks hésiteraient à nous tuer ?

J'ai senti la panique me gagner. Il avait raison. Il fallait choisir entre Karen et les Animorphs. Il n'y avait pas de place pour les deux. Ça ne servait à rien de se voiler la face. Je n'arrivais pas à trouver de solution.

— Je ne sais pas, ai-je murmuré avec désespoir, je ne sais pas.

Marco a haussé les sourcils. Il ne doutait absolument pas de ma décision. Tout était rentré dans l'ordre : j'étais d'accord avec lui. J'étais une fille à l'esprit embrouillé, un peu perdue et un peu folle. Je voulais sacrifier mes amis... et pour quoi ? Je livrais la race humaine aux envahisseurs... et pour quoi ?

Je ne voulais pas que l'on sacrifie une jeune fille-Contrôleur ? Je ne voulais pas admettre qu'un Yirk – oui, un Yirk, avec ses sentiments et ses pensées propres – allait périr ?

— Écoute Yirk, je vais te présenter les choses simplement, a commencé Marco. Tu vas mourir, il n'y a aucun doute là-dessus. Alors, si tu veux, tu peux laisser partir la fille pour ne pas nous obliger à la sacrifier, car de toute manière, toi, tu ne quitteras pas cette forêt vivant.

— Non, a répondu simplement Karen. Tu veux me tuer ? Tu en as le pouvoir. Mais je ne te faciliterai pas le travail.

— D'accord, a fait Marco.

Il a déclaré ça d'un ton naturel, comme si ça ne lui posait aucun problème. Mais je le connaissais bien. Je savais qu'au fond de lui il souffrait de toute cette violence. Mais je savais aussi qu'il allait le faire.

Nous semblions tous les trois pétrifiés, personne n'osant passer à l'action. Nous nous regardions et nous attendions... Non ! Nous n'étions pas tous les trois.

— Attendez ! ai-je crié. Il y a une autre personne qui a droit à la parole.

Marco m'a regardée sans comprendre.

Je me suis tournée vers Karen.

— Je veux entendre la vraie Karen. La jeune fille humaine.

Elle s'est mise à rire.

— Ne sois pas bête. Tu sais très bien que je peux parler exactement comme elle le ferait. Tu ne pourras jamais savoir vraiment qui parle.

— Si, je le pourrais si tu n'étais plus dans sa tête.

J'ai commencé à remorphoser en loup, aussi vite que je le pouvais.

— Oui, c'est exactement ce que j'avais l'intention de faire, a-

t-elle ricané d'un ton moqueur. Je vais quitter le corps de mon hôte, rester sagement sur le sol en attendant que ton ami le prédateur criminel...

— Cassie, qu'est-ce que tu fais ? s'est inquiété Marco.

Il avait remarqué que je morphosais.

< Je vais lui offrir un endroit où aller, comme ça, nous pourrons entendre la vraie Karen. >

Avec mes bras à moitié transformés en pattes, j'ai agrippé la jeune fille et je l'ai tirée vers moi. J'ai pressé son oreille contre la mienne.

— Noooooon ! a hurlé Marco.

Mais il ne pouvait plus rien faire pour m'arrêter. J'étais un loup. Il était humain. Je sentais déjà un picotement dans mon conduit auditif.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? a-t-il crié. Tu es devenue folle ? Qu'est-ce que tu fais ?

Je n'ai pas répondu. Je ne connaissais pas la réponse. Ce que je faisais était au-delà de toute logique et de toute raison. Je voulais simplement ne faire de mal à personne.

C'était ça : je ne voulais faire de mal...

Marco s'est remis à morphoser en aigle pêcheur. Il a compris immédiatement une chose à laquelle je n'avais même pas pensé : le Yirk qui pénètre dans mon cerveau allait maintenant posséder mon pouvoir de morphoser. S'il restait en humain, le Yirk pourrait utiliser ce pouvoir pour l'attaquer.

— Je vais prévenir les autres, Cassie, m'a-t-il annoncé.

Il était furieux.

— Tu es folle Cassie. Maintenant, ce n'est plus cette jeune fille qui doit mourir. C'est toi.

CHAPITRE 18

J'ai commencé à ressentir une affreuse douleur. Mais les Yirks sécrètent une substance qui engourdit l'oreille. Je l'ai senti se faufiler dans mon canal auditif. C'était un peu comme lorsque le dentiste vous soigne une dent après vous avoir fait une piqûre anesthésiante.

Puis cela a affecté mon cerveau. Je ne ressentais plus aucune douleur maintenant. C'était juste une sensation de... je ne sais pas comment le décrire. Une sensation de paralysie, qui m'aurait prise progressivement.

Il a touché mon cerveau, et j'ai réalisé tout à coup que je ne pouvais plus bouger ma jambe gauche.

Il s'est enfoncé plus profondément, et mes mains ne m'ont plus obéi. Encore plus profondément, et la faim que je ressentais était désormais la faim de quelqu'un d'autre.

Il allait toujours plus loin, s'infiltrant dans les moindres interstices. Il se glissait tout autour de la masse gélatineuse de matière grisâtre en forme de chou-fleur qu'est mon cerveau.

J'ai regardé Karen. La vraie, l'humaine. Elle pleurait.

— Je veux rentrer à la maison, a-t-elle fait entre deux sanglots.

Mes yeux se sont alors tournés dans une autre direction. Ils se sont fixés sur Marco, qui agitait ses ailes gris et blanc et commençait à s'élever du sol.

Je n'avais pas bougé mes yeux.

Tout ça était arrivé tellement vite. J'avais perdu si rapidement tout contrôle de mon propre corps.

Et puis le Yirk a fouillé dans ma mémoire. Pour lui, c'était aussi facile que d'ouvrir un livre. Je le devinais, découvrant mes secrets ou les choses honteuses et embarrassantes que j'essayais de cacher. Il les inspectait, il s'en moquait.

Dans le même temps, une partie de son esprit était ouverte à ma conscience. Je pouvais lire à l'intérieur. Pas aussi bien que lui, parce qu'il m'était impossible de choisir ce que je voyais. Mais, cependant, l'esprit du Yirk se mêlait étroitement au mien.

J'étais là, dans le Bassin yirk, aveugle, en train de nager. J'avais un nom et une résidence : Aftran neuf-quatre-deux du bassin Hett Simplat.

J'étais là, dans la mémoire d'Aftran, ouvrant pour la première fois des yeux de Gedd et découvrant les couleurs ! Quel émerveillement ! Même si ce n'était pas moi, même s'il s'agissait de vieux souvenirs, la beauté des couleurs que l'on voit pour la première fois est une chose époustouflante.

J'étais là quand il s'est introduit pour la première fois dans le corps du Hork-Bajir. J'ai ressenti cette grâce et cette force que le Gedd n'aurait jamais.

J'étais là quand ce Hork-Bajir récemment infesté a participé à son premier combat. J'ai connu la peur qu'il avait connue.

Et jour après jour, bataille après bataille, j'ai vu grandir des sentiments de tristesse et de regret dans la mémoire d'Aftran.

Aftran était affligé par tous ces combats.

Puis est venue l'animorphe humaine. Karen.

Il s'était porté volontaire pour cette mission. Il voulait quitter son corps de Hork-Bajir. Il voulait en finir avec cette guerre. Et que pouvait-il y avoir de plus sûr et de plus tranquille qu'une petite fille humaine ?

La mission était de surveiller son père, un milliardaire propriétaire de l'UniBank. Comme il était un de ses proches, Aftran avait accès à toutes sortes d'informations et à des sommes d'argent considérables, ce qui était bien utile. Les Yirks voulaient faire de cet homme un Contrôleur, mais ils n'y étaient pas encore parvenus. Karen avait donc été infestée pour espionner celui qui était la véritable cible : son père.

Aftran avait accepté de faire ça pour ne plus être obligé de tuer. Mais son frère, Estril, était resté dans un hôte hork-bajir, et avait été affecté au service de sécurité des réunions du Partage. Une affectation de tout repos. Sans problème. Rester à bord d'un vaisseau juste au cas où...

Le « cas où » avait été la bataille de l'autre soir. Et j'ai vu,

dans la mémoire d'Aftran, l'image d'un loup grimaçant d'un air cruel en découvrant ses crocs... Moi.

Et Aftran fouillait désormais cette partie très précise de ma mémoire. Je le sentais s'approprier les images précises que je conservais de ce moment : le moment où j'ai mordu dans la gorge du Hork-Bajir et où j'ai entendu Jake crier : « C'est bon, on se replie ! Vite, on se replie ! »

< Son nom était Estril sept-trois-un du bassin Hett Simplat >, m'a dit Aftran.

Et alors que grandissait en moi un fort sentiment de culpabilité, je savais qu'Aftran observait mes émotions avec curiosité et gravité.

Puis le Yirk a percé le secret que j'avais conservé pendant des mois. Il n'a pu s'empêcher d'exprimer sa surprise :

< Quoi ? Juste cinq adolescents humains et un *aristh* andalite ? a-t-il ricané. Les forces d'invasion yirks tenues en échec par cinq jeunes humains et un cadet Andalite ? >

Petit à petit, il a pris connaissance des souvenirs que j'avais accumulés depuis que j'étais une Animorphs.

Il a vu le chantier de construction où le vaisseau d'Elfangor s'était écrasé.

Il a vu quand j'ai appris que Tobias était désormais prisonnier de son animorphe de faucon.

Il a vu la première fois que j'ai morphosé en dauphin, la joie indescriptible et étourdissante de ces animaux, et je vous jure que lui aussi s'est mis à rire dans ma tête, à l'évocation de cette scène.

Il a également appris que le frère de Jake était un Contrôleur, que le chef des Animorphs vivait sous le même toit qu'un Yirk.

Il a appris que la mère de Marco était Vysserk Un, et que c'était Vysserk Un qui nous avait permis d'échapper à Vysserk Trois pour de sombres raisons.

< La politique et le pouvoir, a grogné Aftran. Les Vysserk passent plus de temps à se combattre entre eux qu'à combattre nos ennemis. Tout ce qui les intéresse, c'est leur intérêt personnel. >

Il a ensuite découvert le monde souterrain où les Cheys ont

accueilli des chiens errants qui leur rappellent leurs créateurs défunts.

Comme moi, il a regardé le monde à travers des yeux de loup, de dauphin, de putois, de cheval, d'aigle et même de tyrannosaure. Il a fait l'expérience de l'univers étrange et inquiétant des mouches, des cafards, des puces et des fourmis.

Il s'est attardé sur l'épisode des termites. Alors qu'il ouvrait ce recoin de ma mémoire, j'ai eu l'impression de revivre ces événements, d'être de retour dans les minuscules galeries creusées dans le bois pourri, dans le monde obscur de ces automates sans conscience propre.

Il m'a regardée détruire la reine des termites.

< Tu t'es sentie coupable d'avoir tué un insecte ? > s'est-il étonné.

Il a eu connaissance, à travers moi, du secret gardé dans la Zone 91 et s'est mis à rire encore et encore.

< Des WC jetables andalites ! Ah ! ah ! ah ! ah ! C'est une des obsessions de Vysserk Trois de réussir à découvrir ce que renferme la Zone 91. >

Et, enfin, il est arrivé à ces derniers jours. Au présent. Il a pu se découvrir à travers mon regard, prendre connaissance des émotions compliquées qui hantaient mon esprit.

Puis le silence s'est installé, ma mémoire n'était plus dérangée. Un court répit. L'esprit d'Aftran s'est éloigné, s'est refermé sur lui-même.

J'ai essayé de bouger les yeux, mais cela n'était pas en mon pouvoir. J'ai voulu crier. J'étais comme paralysée, totalement impuissante. Totalement.

J'étais assise là, à attendre. Incapable de faire le moindre mouvement, incapable même de contrôler ma mémoire. Il ne me restait que mes émotions.

Et cette... je n'arrivais pas à décrire ce dont il s'agissait. Tout ce que je savais, c'était que j'avais trahi tous ceux qui comptaient pour moi. Jake. Rachel. Tobias. Ax. Marco.

À cet instant, j'ai senti Aftran fouiller une zone bien particulière de mon esprit. Je l'ai senti m'obliger à me concentrer sur quelque chose.

Il a dirigé mon regard, et j'ai vu des plumes grises apparaître

sur ma peau, comme des dessins prenant progressivement vie.
Le Yirk a ouvert mes ailes. Et il s'est envolé.

CHAPITRE 19

Nous nous sommes élevés dans les airs, au-dessus du sol de la forêt couvert d'épines de sapin. Toujours plus haut vers la cime des arbres, vers la lumière du soleil. Les yeux de l'aigle ont embrassé l'horizon, des lointaines montagnes au rivage de l'océan, puis ils se sont concentrés sur un rayon de deux kilomètres, sur les fermes en contrebas, les routes, les stations-service et les épiceries.

Cela aurait été un jeu d'enfant pour le Yirk de voler jusqu'à la station la plus proche, de démorphoser et d'appeler ses supérieurs. Et tout serait fini.

Jake serait capturé, probablement par Tom lui-même. Rachel serait arrêtée sur le chemin du centre commercial. Et puis viendrait le tour de Marco, d'Ax et de Tobias. Ils seraient tous emmenés de force, hurlant, pleurant, suppliant avec ce qui leur resterait de dignité. Ils seraient traînés sous terre jusqu'au Bassin yirk.

Là, ils seraient assommés pour qu'ils ne puissent pas morphoser, et leur tête serait plongée dans la boue visqueuse.

Ils pourraient alors dire adieu à leur liberté. Et l'humanité tout entière aurait peut-être perdu toute chance de salut.

Par ma faute.

Par ma seule faute.

J'étais une folle. J'étais une lâche. J'avais été incapable de faire les choses dures, brutales, qui étaient nécessaires. Au lieu de ça, j'avais suivi... quoi ? Un désir ? Un instinct ? Un espoir pathétique ?

< Quel bonheur, a dit rêveusement le Yirk dans ma tête. Oh, quel bonheur. Voler. Être seul, là-haut dans le ciel ! Posséder ces yeux. Je peux tout voir ! Tout jusqu'au plus petit brin d'herbe. >

J'attendais qu'Aftran se décide à rejoindre la civilisation. Mais il ne le faisait pas. Il tournait en rond, ne sachant pas quoi faire. J'entendais et je ressentais ses doutes.

Soudain, en bas, avançant parmi les arbres, apparut une douzaine de policiers en uniforme. Ils suivaient le cours de la rivière. Les yeux de l'aigle se sont tournés vers la gauche et ont repéré Karen, toujours assise sur un rocher.

Plusieurs centaines de mètres de forêt touffue séparaient les hommes de la jeune fille.

< Une patrouille de secours, ai-je pensé. Ça devait arriver. Je suis portée disparue. Karen aussi. De nombreuses patrouilles ont dû être lancées à notre recherche. >

< Oui, tu as probablement raison, a admis Aftran. Mais ce ne sont pas des secours ordinaires. Ce sont des Contrôleurs. Je connais certains d'entre eux. Ils sont à notre recherche. Ils doivent s'attendre à me trouver dans Karen. S'ils la retrouvent, ils se douteront que je t'ai infestée. Et ils se demanderont pourquoi. >

Pourquoi Aftran était-il anxieux ? Effrayé même ? Pourquoi ?

Il a fait bouger la tête du rapace pour scruter anxieusement l'horizon. Et c'est à cet instant que j'ai repéré les oiseaux. Ils étaient encore loin de nous, même pour des yeux aussi puissants, mais il y avait à n'en pas douter un aigle royal.

Je savais par qui il était accompagné : un faucon pèlerin, un busard, un autre aigle et, bien sûr, un faucon à queue rousse.

J'ai essayé de cacher cette information à Aftran, mais il a su dès que j'ai su.

< Alors, voilà tes amis qui arrivent. Pour te sauver ? Ou pour te tuer ? >

< Pour te tuer toi, ai-je dit au Yirk. Ils me maintiendront prisonnière jusqu'à ce que tu sois en manque de rayons du Kandrona. >

Je peux vous affirmer qu'Aftran a été secoué par cette réponse.

< Vous êtes au courant pour les rayons du Kandrona ! Ah oui, je vois maintenant. Je n'avais pas eu le temps de fouiller toute ta mémoire. >

< Les tiens vont sûrement tuer Karen, ai-je remarqué. Quand ils découvriront qu'elle n'est plus un Contrôleur, ils la tueront, n'est-ce pas ? Ils ne peuvent pas la laisser repartir avec tout ce qu'elle sait. Ils vont tuer cette jeune fille. >

< Et tes amis vont me tuer ! s'est exclamé Aftran. Sais-tu ce que c'est que de mourir par manque de rayons du Kandrona ? Sais-tu quelles souffrances atroces cela provoque ? >

< Eh bien mettons fin à ces tueries ! ai-je crié. Ton camp, mon camp. Les Animorphs vont arriver dans très peu de temps. Ils vont me voir. Il va y avoir une bataille. Certains des Contrôleurs qui se trouvent là vont mourir ! Certains de mes amis vont peut-être également mourir ! Karen va peut-être mourir ! Tu vas peut-être mourir ! Et pour quoi ? Pour quoi dis-moi ? >

Il s'est mis à rire cruellement.

< Tu crois vraiment que les humains et les Yirks peuvent faire la paix ? Ne sois pas stupide. >

< Non, je ne pense pas que nous pouvons instaurer la paix entre tous les humains, tous les Yirks et tous les Andalites. Mais toi et moi nous pouvons faire la paix. Un Yirk et un humain. >

Aftran est resté silencieux. Mais je pouvais entendre l'écho de ses pensées. Retourner dans le Bassin yirk. Se cacher parmi les autres Yirks. Essayer de disparaître dans la masse des limaces. Quitter son hôte et ne jamais le retrouver. Ne plus jamais voir. Ne plus jamais voir le bleu, le rouge, le vert. Ne plus jamais voir le soleil. Aucun soleil. Pourquoi ? Pour qu'une jeune fille humaine aux yeux verts retrouve sa liberté ?

< Est-ce que tu sais ce que tu me demandes de faire ? >

< Oui >, lui ai-je répondu.

< Et si tu étais à ma place ? >

< Je ne peux pas répondre. Je ne suis pas à ta place. >

Mais Aftran s'est remis à fouiller dans mon cerveau, tournant les pages de ma mémoire, étudiant mes instincts, s'informant sur mes convictions.

< Tu crois que tu serais prête à tout sacrifier pour sauver Karen, a-t-il remarqué. C'est bien ce que tu crois. Tu crois que si tu étais à ma place, tu ferais ce sacrifice. >

< Mais je ne suis pas à ta place >, ai-je répété.

< Peut-être que si, a-t-il repris calmement. Plus que tu ne le penses. >

Aftran a fait demi-tour dans l'air chaud du matin et s'est dirigé vers Karen. À cet instant, j'ai perçu ses pensées dans ma propre conscience, et j'ai senti mon cœur se glacer.

CHAPITRE 20

Nous volions au-dessus de la tête des Contrôleurs qui se faisaient passer pour des policiers.

< Hé oh, en bas ! Yaheen sept-quatre-sept, c'est Aftran neuf-quatre-deux du bassin Hett Simplat. Tu ne peux pas me voir. Mais écoute ce que je vais te dire : un groupe de cinq oiseaux de proie approche. Il s'agit des résistants andalites en animorphe ! >

J'ai vu les humains-Contrôleurs regarder autour d'eux, stupéfaits d'entendre une parole mentale, et apparemment inquiets. Ils ont dégainé leurs armes.

< Tant pis pour la paix >, ai-je remarqué amèrement.

Et c'est alors que j'ai réalisé : il avait dit « résistants andalites ». Aftran avait menti à ses compagnons yirks.

Nous nous sommes posés à côté de Karen. Elle avait réussi à boitiller tant bien que mal jusqu'à la petite prairie. Elle ne le savait pas, mais elle s'était éloignée un peu plus des Contrôleurs qui étaient à sa recherche.

Cela pouvait maintenant leur prendre des heures avant de la retrouver. Et mes amis allaient probablement être retardés eux aussi quand les Contrôleurs allaient leur tirer dessus.

Toujours des batailles. Toujours de la violence. Rien à faire.

< Non, il n'y a rien à faire >, a estimé Aftran, lisant dans mes pensées comme si elles étaient les siennes.

L'aigle s'est posé à quelques mètres des pieds de Karen. Elle s'était arrêtée de pleurer. Elle nous a fixés d'un air hagard et perdu au moment où je... où Aftran... où nous avons commencé à démorphoser.

Les plumes ont progressivement disparu pour laisser place à de la peau. Mes yeux se sont affaiblis et sont redevenus ceux d'un humain. Mon ouïe a perdu de son acuité. Mes ailes se sont

transformées en bras et mes pattes en jambes.

Le visage de Karen exprimait désormais le désespoir. Elle avait réalisé qui j'étais. Et qui était à l'intérieur de ma tête.

Elle a essayé de s'enfuir en courant, ce qui était impossible avec sa cheville blessée, et elle s'est écroulée dans l'herbe. Sa main s'est accrochée désespérément à un bouquet de fleurs jaunes.

< Ne fais pas ça Aftran, ai-je crié. Reste en moi, laisse-la partir ! >

Mais alors que j'assistais impuissante à la scène, prisonnière de mon propre corps, j'ai vu mes mains se tendre et attraper la jeune fille.

Elle a crié et m'a frappée avec ses petits poings, mais j'ai paré ses coups. J'ai agrippé sa tête et j'ai maintenu son oreille contre la mienne.

J'ai voulu pleurer, mais je ne contrôlais même pas mes larmes. J'ai voulu la réconforter, mais ma voix ne m'obéissait pas.

J'ai serré Karen contre moi, je l'ai tenue fermement, et le Yirk nommé Aftran s'est extrait de mon canal auditif pour pénétrer dans le sien. Cela a pris quelques minutes. Lentement, progressivement, j'ai senti que je reprenais le contrôle de moi-même.

J'étais capable de bouger mes yeux. J'étais capable de remuer mes jambes. Mais Aftran a gardé le contrôle de mes mains jusqu'à son introduction complète dans l'oreille de Karen.

Mes mains ! Je les bougeais. J'ai poussé Karen loin de moi. J'ai vu l'extrémité du Yirk, le petit bout de limace grise qui disparaissait à l'intérieur du crâne de la jeune fille.

Je me suis assise. J'étais soudain trop fatiguée et trop abattue pour courir, pour morphoser ou même pour penser. J'avais juste envie de pleurer. Peut-être me suis-je mise à pleurer. Je ne sais pas.

Et j'ai entendu la voix de Karen :

— Tes amis ou les miens vont nous trouver tôt ou tard, mais pas sitôt que ça je pense.

— Et alors, quelle importance ? lui ai-je demandé.

— Alors, ils ne nous retrouveront pas avant deux heures.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? ai-je voulu savoir.

Je l'ai regardée et j'ai réalisé que les yeux verts de Karen étaient remplis de larmes. Les larmes de Karen. Mais si elles coulaient, c'est parce que le Yirk, Aftran, était en train de pleurer.

— C'est toi qui m'as dit ce que je devais faire, m'a répondu durement Karen, en dépit de ses larmes. Andalites, humains, il n'y a pas de différence : vous êtes suffisants, moralisateurs, hautains. Vous vivez dans des mondes merveilleux. Vous avez des mains, des yeux et la liberté de vous déplacer où vous le désirez. Et vous nous haïssez parce que nous voulons nous aussi toutes ces choses.

— Nous ne pouvons pas faire autrement que d'être comme nous sommes, tout comme vous ne pouvez pas vous empêcher d'être comme vous êtes. Nous sommes nés avec des yeux, des mains et des jambes. Nous sommes nés... tout comme vous.

— Des limaces ! a hurlé Karen. Voilà comment vous nous appelez, non ? Des limaces ! Comme ces choses humides, visqueuses, qui rampent le long des chemins après la pluie. Comme ces choses que vous écrasez en vous écriant : « Beurk ! C'est dégueulasse ! »

— Tu es un Yirk. Je ne peux rien y faire. Tu ne peux rien y faire non plus. Pour toi, le seul moyen d'obtenir plus de liberté est de transformer les autres en esclaves. Mais ce n'est pas parce que cela te permet d'avoir plus de liberté que tu dois retenir Karen prisonnière. C'est mal. Je me fiche que tu sois andalite, humain ou yirk. C'est mal.

Karen m'a regardée et a hoché la tête.

— Oui, je sais.

Elle a haussé les épaules et a dirigé ses yeux vers le sol. Elle s'est baissée pour attraper une feuille et l'a prise pour me la montrer. Accrochée à son extrémité, il y avait une chenille. Elle faisait peut-être trois centimètres de long. Elle était sur le dos de la feuille, occupée à se débarrasser de son ancienne peau qui l'entourait comme une chaussette tombant progressivement au bas d'une cheville.

— Voilà ce que je suis, a soupiré Karen. Une limace. Un ver.

La vie de cette créature, voilà ce qui m'attend si je ne prends pas le corps d'un hôte.

— Je... je suis désolée.

C'est tout ce que j'ai trouvé à dire.

— Tu me demandes de redevenir ce ver. Tu me demandes beaucoup, Cassie l'Animorphs. Tu as dit que nous pourrions faire la paix, juste toi, Karen et moi. Tu as dit que nous pourrions envisager les choses autrement. Et voilà que tu me demandes de tout laisser tomber, tandis que toi tu continueras à vivre au milieu de ces splendeurs et de toutes ces choses magnifiques.

Je ne savais pas quoi répondre. Je ne savais même pas quoi penser. Avait-elle tort ? Non. Elle avait raison.

— Alors, Cassie, je te le demande, a repris Karen d'une voix douce. À quoi vas-tu renoncer, si je renonce à tout ?

— Je... Qu'est-ce que je peux...

Elle a posé délicatement la chenille dans ma main.

— Acquiers son ADN.

— Non, ai-je murmuré.

— Tu me pousses à faire un sacrifice énorme pour libérer Karen. Es-tu prête toi aussi à payer le prix fort ? Es-tu prête à devenir cette petite créature ? À rester dans cette animorphe pendant deux heures tandis que je monterai la garde ?

— Mais... je pourrais rester prisonnière de cette animorphe ! me suis-je exclamée.

— Oui, exactement comme je vais rester prisonnier toute ma vie.

Je ne pouvais plus respirer. Mon cœur s'est emballé, puis a semblé s'arrêter d'un coup. Je ne distinguais plus ce qui m'entourait – juste le visage de Karen et la chenille.

— Il est plus facile de dire aux autres ce qu'ils doivent faire que de le faire soi-même, n'est-ce pas Cassie ? s'est moquée Karen.

— C'est une ruse. Tu veux me piéger, et puis tu riras un bon coup et tu partiras.

Karen secoua doucement la tête.

— Tu vauds plus que ça. Tu possèdes le pouvoir de morphoser. Tu es un hôte d'une valeur inestimable. Vysserk

Trois est le seul Yirk qui possède ce pouvoir. Ton corps, plus ceux de tes amis ? Une valeur inestimable. Je pourrais être le Yirk qui a capturé les Animorphs. Ils feraient de moi un Sous-Vysserk, au minimum. J'aurais tout ce que je désirerais : une affectation prestigieuse, le choix de mon hôte. Crois-tu que je piégerais délibérément un corps capable de morphoser comme un vulgaire insecte si je n'étais pas sincère ? Je vais tout abandonner ! Et toi, n'abandonneras-tu rien ?

J'ai regardé la chenille, elle se tortillait dans ma main tremblante. J'ai levé les yeux et j'ai vu le monde autour de moi. Les arbres. L'herbe. Le ciel. Les fleurs.

Je m'étais intéressée à la nature durant toute ma vie. Et pourtant, je ne m'étais jamais aperçue combien tout cela était beau avant cet instant.

Perdre mes parents. Mes amis. Le monde entier.

Sauver mes parents. Mes amis. Peut-être même le monde entier.

J'ai fermé les yeux et j'ai commencé à me concentrer. Et l'ADN de la chenille a pénétré en moi.

CHAPITRE 21

La chenille s'est arrêtée de gigoter. La plupart des animaux entrent dans une espèce de transe quand on les acquiert.

— Maintenant, vas-y, a ordonné Karen.

Je voulais lui répondre. Je voulais lui dire : « Il n'en est pas question ! »

À la place, je pouvais morphoser en loup et la tuer. Ainsi, mes amis seraient sauvés. Je serais sauvée.

Mais cela ne permettrait pas à Karen de se débarrasser du Yirk et de devenir libre. Et cela ne changerait en rien les choses : de la violence, de la force brutale et une autre victime innocente.

J'ai observé tout autour de moi ce que je n'allais plus jamais revoir. Et je me suis concentrée comme je l'avais déjà fait une bonne centaine de fois.

Lentement, je me suis mise à changer. Je morphose rapidement en temps normal. Ax lui-même le dit. Mais là, je n'étais pas pressée. Je voulais profiter de mes derniers instants dans mon corps humain.

Malgré tout, je me transformais.

Mes jambes ont commencé à rétrécir. Je tombais, tombais vers le sol. Le visage de Karen, qui était situé plus bas que le mien, se retrouva au même niveau, puis bientôt plus haut.

Le sol se précipitait à ma rencontre, les épines de pin avaient maintenant la taille de petites branches, et les brins d'herbe semblaient être des arbustes. Karen enflait, sa cheville blessée paraissait aussi grosse que le tronc d'un séquoia.

Mes bras rétrécissaient en même temps que mes jambes. J'ai baissé les yeux pour les voir se recroqueviller et se replier sur eux-mêmes comme le fait un morceau de papier approché trop près des flammes. Mes doigts ont fait de même avant de disparaître complètement.

Mon corps s'épaississait et s'allongeait. Mon tronc était désormais énorme, comparé à mes bras et à mes jambes. Quant à ma tête, sa taille diminuait. Mon champ de vision était déformé, car mes deux yeux se rapprochaient l'un de l'autre.

Soudain, tout le long de mon dos sont apparues de petites pointes : la colonne vertébrale de la chenille.

Et tout le long de mon ventre ont poussé de minuscules pattes. C'était l'horreur absolue. Je ressemblais à un Taxxon ! Trois paires de petites pattes tranchantes sont sorties de ma poitrine. Quatre autres paires un peu différentes sont apparues sur mon estomac. Mes deux jambes à moi se sont fondues en une seule et, tout à coup, je me suis retrouvée dans le corps d'un ver.

Je voulais pleurer. Morphoser est toujours terrifiant. Et morphoser en une nouvelle créature est encore plus terrifiant. Mais morphoser en un insecte hideux en sachant que vous allez passer le reste de votre vie ainsi...

J'ai senti qu'on me ceinturait, comme si quelqu'un attachait une série de sangles de haut en bas de mon corps. J'ai vu ma chair jaune et verte boursouflée se diviser en une douzaine de segments. Tout cela me faisait penser au plastique à bulles qui amuse tant les petits enfants.

Je suis tombée en avant, impuissante. La chute m'a paru interminable, alors que je ne mesurais pas plus de quinze centimètres et que je continuais à rétrécir.

Des épines de sapin grosses comme des poteaux téléphoniques se sont ruées vers moi. J'ai repéré un gros scarabée qui passait par là et qui paraissait aussi grand qu'un chien. J'ai vu un éclair de couleur – des fleurs tout autour de moi, le ciel et les yeux verts de Karen. Et puis je n'ai plus rien vu du tout.

J'ai atterri en faisant un petit bruit sourd : pof !

Mes rangées de pattes ont absorbé le faible choc. J'étais encore capable de ressentir les vibrations. Je sentais également bouger ce qui me servait de bouche. L'esprit simpliste et primitif de la chenille a émergé dans mon propre esprit. Il y avait urgence. Il fallait se dépêcher. Faim ? Non, quelque chose d'autre. Quelque chose qu'elle devait faire.

Je pouvais combattre l'esprit de la chenille. Je pouvais lui résister. Mais à quoi bon ?

« Démorphose ! Démorphose ! » ai-je crié.

« Ne fais pas ça ! » ai-je supplié.

Mais, de toute manière, il était déjà trop tard. Si je démorphosais, Karen comprendrait que s'en était fini de notre marché. Et le temps de retrouver mon corps humain, je serais totalement vulnérable.

J'ai pleuré en silence, implorant, suppliant, hurlant.

J'étais seule. J'étais plus seule que ne l'avait jamais été aucun être humain.

Je me suis abandonnée tout entière à la chenille qui a grimpé le long d'une tige de fleur qu'elle ne pouvait même pas voir.

CHAPITRE 22

Jake

Mon nom est Jake. J'étais dans mon animorphe de faucon pèlerin à la recherche de Cassie quand Marco a volé comme un fou vers moi.

< Je l'ai trouvée >, a-t-il dit.

Le ton de sa parole mentale était sinistre.

< Que s'est-il passé ? > ai-je demandé.

< La version courte ? Elle est devenue un Contrôleur. Et si nous ne filons pas d'ici nous sommes foutus. >

J'ai encaissé le choc. Pas le temps de m'inquiéter pour Cassie. Il fallait agir. Mais nous devons agir tous ensemble, et cela allait prendre du temps de réunir tout le monde. Nous nous étions déployés sur une dizaine de kilomètres pour couvrir le maximum de terrain.

Cassie était partie s'occuper de l'abreuvoir, et ses parents s'étaient inquiétés de ne pas la voir revenir. Sa mère avait appelé tous ses amis en commençant par Rachel. Son père était allé voir dans le pâturage où se trouvait l'abreuvoir et avait découvert la jument favorite de sa fille en train d'errer derrière les barrières, tout égratignée, mouillée et la selle tombant sur un de ses flancs.

Son père connaît les animaux sauvages. Il a retrouvé les traces de l'ourse. Il les a suivies jusqu'à ce que la nuit l'arrête dans ses recherches.

Ils ont appelé les gendarmes et les gardes forestiers. Une battue a été organisée. Mais il est presque impossible de retrouver une personne seule dans une forêt de plus de cent soixante kilomètres carrés.

Rachel m'a appelé. J'ai appelé les autres. Marco nous a dit quelque chose qu'il ne pensait pas vraiment, comme quoi Cassie

ne faisait plus partie des Animorphs et que ce problème ne nous concernait pas. Rachel lui a mis son pied au...

Marco est mon meilleur ami, mais il y a des fois où j'admire le caractère de Rachel.

Nous avons passé la nuit dans nos animorphes de hibou, planant silencieusement au-dessus de la forêt. Les hiboux sont capables de voir dans la nuit la plus noire. Mais tout ce que nous avons repéré, ce sont de nombreux petits animaux nocturnes et, de temps en temps, les lampes des équipes de recherche.

C'est Marco qui nous a fait remarquer que nous commettions une erreur. Chercher avec les yeux n'était pas la seule solution. Il a morphosé en loup et a utilisé son formidable odorat pour suivre la piste de la jument jusqu'au rivage de la rivière. Nous avons trouvé un morceau de tissu déchiré sur un buisson de ronces.

Cassie était tombée dans la rivière.

Puis nous avons entendu parler des hommes qui menaient des recherches. Elle n'était pas la seule à avoir disparu. Il y avait aussi une jeune fille prénommée Karen.

Quand le jour s'est levé, nous avons choisi de prendre des animorphes de rapaces. Et nous avons décidé de suivre le cours de la rivière. Pour vous dire la vérité, nous nous attendions à découvrir un corps flottant au gré du courant. Évidemment, nous espérions qu'elle était toujours en vie. Mais nous savions que Cassie avait à sa disposition les pouvoirs de l'animorphe. Si elle avait été en vie, saine et sauve, elle aurait pu s'en servir et retourner chez elle sans problème.

Nous nous sommes séparés, pour couvrir le maximum de terrain, à la recherche du moindre indice. Et c'est alors que Marco l'a enfin retrouvée. Nous étions maintenant tous réunis, et il nous a raconté tout ce qu'il savait. Il nous a raconté comment Cassie avait révélé son secret à Karen le Contrôleur. Il nous a raconté comment elle l'avait sauvée des griffes du léopard avec l'aide qu'il lui avait apportée sans savoir. Et il nous a enfin expliqué comment Cassie avait accepté de devenir elle-même un Contrôleur, dans une tentative désespérée de sauver la jeune Karen.

< C'est une idiote ! a-t-il conclu violemment. Maintenant, le

Yirk qui est dans sa tête sait tout. Tout ! >

< Pourquoi Cassie a-t-elle fait ça ? > s'est étonné Ax.

< Il est évident que ce Contrôleur doit être éliminé >, a repris Marco.

< Cassie doit avoir ses raisons >, a estimé Rachel.

< Bien sûr qu'elle a ses raisons >, suis-je intervenu.

< Ah oui ? Et lesquelles ? s'est énervé Marco. Quelles raisons peut-elle bien avoir pour nous livrer tous comme ça aux Yirks ? >

< Tu ne vois vraiment pas Marco ? lui ai-je demandé. Tu ne vois vraiment pas pourquoi quelqu'un refuse de tuer ? Ou pourquoi il ne supporte pas de laisser une autre personne se faire tuer ? >

< Elle n'avait pas le choix ! > s'est-il exclamé.

< On a toujours le choix, a estimé Tobias. Je ne peux pas en vouloir à quelqu'un qui refuse de sacrifier une vie. Je ne peux pas en vouloir à quelqu'un de penser que la vie est sacrée. Je ne peux pas. >

Cela m'a surpris qu'il prenne la défense de Cassie. Tobias vit désormais comme un vrai prédateur. Pour lui, tuer est une chose qu'il doit faire chaque fois qu'il veut manger.

< Nous sommes en guerre, déclara froidement Rachel. Nous nous battons pour rester en vie. Nous avons le droit de faire n'importe quoi pour gagner. >

< Peut-être gagnerons-nous, peut-être perdrons-nous, ai-je dit. Mais si nous gagnons un jour et que tout cela prend fin, il faut espérer qu'il y aura encore de nombreuses Cassie sur cette terre. Il faut espérer que tout le monde ne pensera pas que l'on peut se permettre de faire n'importe quoi pour gagner. >

Nous sommes restés silencieux pendant un long moment, nous volions juste aussi vite que nous le pouvions. Je suis censé être le chef, bien que chaque jour qui passe j'aimerais pouvoir me dire que je ne le suis plus. Mais il y a une chose qu'un chef doit faire, il doit essayer de comprendre les gens qu'il commande. Et je les comprenais.

Je comprenais le silence d'Ax. C'était un problème entre humains. Ce n'était pas son affaire.

Je comprenais la colère de Rachel. Elle se sentait comme

accusée de n'avoir aucun sens moral, comparée à Cassie.

Après avoir réfléchi quelques instants, je comprenais également Tobias. Tobias est un être humain qui vit dans le corps d'un faucon. Défendre des valeurs et des idéaux humains est très important pour lui. Pour lui, la pitié et la bonté sont des choses qui comptent énormément, car il vit dans un monde sans pitié.

Je comprenais Marco. Marco est quelqu'un qui va directement au fond des choses, sans s'embarrasser de réflexions ni d'interrogations. Vous pouvez estimer qu'il est intelligent. Ou efficace. Ou vous pouvez tout aussi bien penser qu'il est brutal, méchant et cruel. Il va juste droit au but plus vite que la plupart des gens.

< Bien, alors qu'allons-nous faire quand nous la verrons ? >
a demandé Rachel au bout d'un moment.

< Je ne sais pas, ai-je admis. Voyons d'abord si nous la retrouvons. >

< Je l'ai trouvée, a annoncé Rachel. Un aigle vient juste de s'envoler de ces arbres. C'est elle. >

< Je le vois >, a confirmé Tobias.

Nous l'avions tous repéré. Et nous savions que l'aigle nous avait lui aussi repérés.

CHAPITRE 23

Jake

Nous avons volé en direction de l'aigle, mais il est rapidement descendu sous le couvert des arbres et nous l'avons perdu de vue. Nous avons parcouru beaucoup de chemin, et nous étions restés en animorphe pendant un long moment.

< Il faut que nous nous posions pour démorphoser >, ai-je prévenu.

< C'est impossible ! Elle va s'enfuir ! > s'est exclamé Marco.

< Ax ? Combien de temps ? >

< Nous devons démorphoser, prince Jake. À moins que nous souhaitions être piégés dans ces animorphes. >

Nous avons amorcé notre descente en décrivant des spirales dans les courants d'air chaud, avant de nous poser sur le sol ombragé de la forêt. Nous avons rapidement démorphosé, tous sauf Tobias bien sûr. Il planait toujours dans le ciel pour surveiller les alentours.

Puis après quelques minutes de repos, nous avons remorphosé et nous sommes remontés dans les airs. Nous avons désormais deux heures complètes devant nous.

Mais nous avons également donné à Cassie, ou plutôt au Yirk qui était en elle, le temps de se cacher ou de s'enfuir.

Nous sommes allés vers l'endroit où nous l'avions vue pour la dernière fois. À travers les arbres, nous avons aperçu une patrouille de recherche qui avait un peu d'avance sur nous.

< Ils portent des uniformes de la police >, a observé Tobias.

< Il faut que nous retrouvions Cassie et Karen avant eux >, ai-je dit.

Et il n'y avait aucune arrière-pensée dans mes paroles. Nous avons donc survolé cette douzaine de policiers.

Bang ! Bang ! Bang ! Bang ! Bang !

< Qu'est-ce que... ? >

Bangbangbangbangbangbang !

< Ils nous tirent dessus ! >

Des pistolets, des carabines et même des armes automatiques faisaient feu sur nous.

Fiouu ! Fiouu ! Fiouu !

Les balles sifflaient autour de moi, l'une d'elles est passée si près de mon aile qu'elle a fait trembler mes plumes.

< Ce sont des Contrôleurs ! a crié Rachel. Nous les aurons dépassés dans quelques... Aaaaahhh ! >

J'ai regardé sur la gauche et j'ai vu Rachel tomber vers le sol. Avec mes yeux de faucon pèlerin, j'ai distingué du sang qui coulait de sa queue. Elle avait été touchée. Touchée trop gravement pour pouvoir encore voler. Elle devait démorphoser et remorphoser ensuite.

Mais la forêt en dessous de nous était pleine de Contrôleurs.

< Très bien, a déclaré Marco. Ils veulent se battre, eh bien nous allons nous battre. >

< Non, suis-je intervenu. C'est ce qu'ils veulent. Ou du moins, c'est ce que veut le Yirk de Cassie. Tobias ! Continue à fouiller les parages pour la retrouver ! Les autres, avec moi ! >

Rachel s'approchait de la cime des arbres. J'ai entendu un humain-Contrôleur pousser un cri de joie sauvage.

Je me suis lancé tel un missile. Rien ne peut piquer plus rapidement vers le sol qu'un faucon pèlerin. Je me suis dirigé droit sur Rachel.

L'air me fouettait violemment, comme si j'étais pris dans un ouragan. Plus vite, plus vite, le sol se précipitait vers moi pour m'écraser ! Rachel n'était plus qu'à quelques mètres de l'impact.

Et juste en dessous d'elle attendait un humain-Contrôleur grimaçant qui tenait une carabine à la main.

Vitesse maximale ! J'ai jeté mes serres en avant.

Shwoooooop !

J'ai heurté durement Rachel. Un coup pareil aurait presque pu la tuer si je n'avais pas amorti le choc avec mes pattes. Je l'ai agrippée et j'ai ouvert mes ailes, en espérant garder le maximum de vitesse.

— Hé ! s'est écrié le Contrôleur d'une manière très humaine.

Maintenant, laissez-moi dresser un tableau de la situation. Rachel était dans son animorphe d'aigle d'Amérique. J'étais dans mon animorphe de faucon pèlerin. Tous les deux sont des oiseaux de proie. Nous étions semblables, comme un caniche et un dogue allemand peuvent l'être !

L'aigle était énorme. À elle seule, sa grosse tête blanche aurait déjà été trop lourde à porter pour moi. Mes chances de m'envoler au loin en la soulevant étaient égales à zéro. Tout ce que je pouvais espérer, c'était l'éloigner de quelques mètres du Contrôleur.

Mais, même ça, je n'y suis pas arrivé. Une fois le corps pesant de l'aigle accroché à mes serres, j'ai déployé mes ailes, je les ai agitées comme un fou et je suis tombé comme une pierre.

— Tseeeeeer !

Un missile gris et blanc est tombé du ciel. Ax a ouvert grand ses ailes de busard, s'est dirigé habilement et a planté ses serres dans la queue ensanglantée de Rachel.

Nous perdions toujours de l'altitude mais, au moins, nous dérivions pour nous écarter du Contrôleur le plus proche.

Il s'est précipité à notre poursuite. Nous avons tiré le corps inconscient de Rachel au-dessus des branches, des rochers et des buissons. Mais l'humain-Contrôleur était assez rapide pour ne pas nous perdre de vue.

< Nous allons devoir nous battre ! ai-je dit. Ax, démorphose ! >

Il a lâché Rachel, s'est dissimulé derrière un bosquet d'arbres à quelques mètres de là, et a commencé à démorphoser.

Le Contrôleur m'a repéré, sans défense, avec Rachel.

— Ah, ah, ah, ah ! Je te tiens maintenant ! Ah, ah, ah, ah !

« Pour qui il se prend, pour le Joker ? » ai-je pensé.

Soudain, quelque chose a fendu les airs, laissant une trace sanglante sur le visage de l'homme.

— Aaaargghhh ! a-t-il hurlé en se couvrant les yeux.

Marco était passé par là.

< Ils arrivent ! a-t-il prévenu. Soit nous nous battons, soit nous nous enfuyons. >

J'ai regardé en direction d'Ax qui était à moitié transformé. Marco et moi étions encore cent pour cent oiseaux. Rachel était

toujours inconsciente. Nous devions repasser par nos corps humains pour devenir quelque chose de plus dangereux.

< Ax ! Finis de démorphoser, prends Rachel et file ! ai-je ordonné. Marco, nous allons partir d'ici ! >

J'entendais des voix, malgré les cris et les lamentations du Contrôleur blessé. Des humains se frayaient un passage parmi les buissons.

< Ax ? > ai-je appelé.

< Je vais l'emmener >, m'a-t-il répondu.

Encore à peine andalite, Ax s'est mis à courir, a pris Rachel dans ses faibles bras et a fait demi-tour avant de s'enfuir comme un cerf.

J'ai agité mes ailes, priant pour capter un courant ascendant, et j'ai commencé à raser le sol. Marco était juste derrière moi.

Quatre hommes sont alors apparus ! Nous foncions droit sur eux.

Ils ont dégainé leurs armes. Nous avons fait des efforts désespérés pour prendre de l'altitude et nous sommes passés juste au-dessus de leurs têtes.

Bang ! Bang ! Bang !

Ils ont ouvert le feu.

Fiouu ! Fiouu ! Fiouu !

Les balles nous frôlaient.

Mais nous avons enfin trouvé un courant ascendant et nous nous sommes élevés, toujours plus haut, au-dessus des arbres, avant de disparaître complètement dans le ciel.

CHAPITRE 24

Jake

Nous nous sommes tous retrouvés quelques minutes plus tard, à l'écart de l'itinéraire suivi par les Contrôleurs. Ax avait facilement semé les humains, même avec un gros aigle dans les bras. En fait, tout s'est compliqué quand Rachel a retrouvé ses esprits.

< Qu'est-ce qui se passe ? Posez-moi par terre ! Je vais retourner là-bas, trouver le type qui m'a tiré dessus et... >

< Rachel ! Content que tu sois de retour parmi nous. Maintenant, tais-toi et démorphose ! > ai-je dit.

J'étais comme fou. Cet incident nous avait fait perdre beaucoup de temps. Trop de temps. Et il fallait encore attendre que Rachel démorphose et remorphose.

< Marco, va rejoindre Tobias. Tu verras si tu peux l'aider. Suivez la trace du Yirk... quel que soit le corps dans lequel il est. >

< Tu as des instructions particulières à me donner, ô chef sans peur et sans reproche ? >

< Oui, j'en ai. Le Yirk n'est encore entré en contact avec personne. Peu importe qu'il soit dans Cassie ou dans cette Karen. Aucune ne doit s'échapper. Je me fiche du moyen employé. >

Marco a hésité pendant un court instant.

< Tu veux dire... ? >

< Je veux dire que, d'une manière ou d'une autre, ni Cassie ni cette fille ne doivent s'échapper. >

Il a grommelé un juron avant d'ajouter :

< Comment a-t-on pu en arriver là ? >

Et il est parti en volant à toute allure.

Je me sentais mal au fond de moi-même. Je venais de

prendre une décision claire. Et c'était probablement la bonne. Mais, vous pouvez me croire, je me sentais aussi mal que si j'avais avalé des tessons de bouteille.

< Dépêche-toi ! > ai-je crié à Rachel.

J'avais besoin de me défouler sur quelqu'un, et elle a été la première personne que mon regard a croisé.

Elle a rapidement démorphosé. L'animorphe se forme simplement à partir de l'ADN, elle n'était donc plus blessée quand elle a repris son corps d'aigle.

Ax a décidé de rester au sol et j'ai accepté. Nous n'étions plus très loin désormais, il pouvait y aller en courant. Et nous pourrions avoir besoin de sa lame. Rachel et moi avons redécollé.

J'ai immédiatement repéré Tobias qui décrivait des cercles au-dessus d'une petite prairie qui se trouvait à quelques mètres de là. Nous nous sommes précipités vers lui. Marco n'était apparemment pas là.

< Tobias ! Que se passe-t-il ? > a voulu savoir Rachel.

< Il ne vaudrait mieux pas que tu saches >, a-t-il répondu amèrement.

Nous nous sommes approchés de lui et nous avons regardé ce qui se passait en dessous. Une jeune fille, Karen, était assise dans l'herbe et fixait intensément une feuille d'arbre.

J'ai vu avec mes yeux de faucon que des larmes coulaient le long de ses joues. Et puis j'ai compris ce qu'elle fixait ainsi. Il s'agissait d'une chenille qui se trouvait à l'extrémité de la feuille.

Je ne sais pas comment j'ai deviné. Mais, d'une manière ou d'une autre, j'ai deviné.

Je me suis posé à quelques mètres de Karen. Rachel me suivait de près. La jeune fille n'était pas surprise de nous voir.

— C'est trop tard, a-t-elle dit simplement.

< Trop tard pour quoi ? > a demandé Rachel.

— Elle l'a fait, a-t-elle repris. Elle a offert sa vie. Je l'ai surveillée pendant presque deux heures. Je m'attendais à ce qu'elle change d'avis. Mais non. Elle a donné sa vie pour cette petite humaine. Et tout cela parce qu'elle pensait pouvoir faire la paix, au moins avec un de ses ennemis.

Rachel et moi avons posé les yeux avec horreur sur la

chenille. Elle tenait son petit corps bien droit. Elle s'entourait d'une enveloppe de soie qu'elle tissait au fur et à mesure. Elle le faisait délicatement, avec précaution.

— Juste à la fin, avant la limite des deux heures, je lui ai dit d'arrêter. Je lui ai dit qu'elle avait suffisamment fait ses preuves. Je l'ai suppliée de démorphoser.

Karen a posé ses yeux verts sur moi.

— Mais j'avais oublié. J'avais oublié que les chenilles ne peuvent pas entendre. En tout cas pas les paroles humaines. Elle n'a pas su que j'en avais vu assez. Et maintenant...

< Cassie ! ai-je crié. Cassie ! Démorphose ! Démorphose ! >

— Trop tard, a répété Karen qui s'est mise debout lentement.

< Cassie ! s'est lamentée Rachel. Oh, mon Dieu, non ! Cassie ! >

Nous avons entendu des sabots résonner sur le sol, et Ax est arrivé au galop. Karen l'a regardé et a déclaré d'un ton méprisant.

— Ah, bien sûr, l'*aristh* andalite.

< Qu'est-ce que tu as fait, Yirk ? > s'est exclamé Ax.

Il a redressé sa queue.

< Je vais te tuer pour ça ! >

< Non ! a hurlé Rachel qui était folle de rage. Non ! J'en fais mon affaire ! >

Elle a commencé à démorphoser à une vitesse impressionnante, sa peau et son visage ont émergé de ses plumes et de son bec.

— Vous êtes fous ! Vous ne comprenez donc pas ? s'est exclamée Karen. Elle a donné sa vie pour la paix ! Nous avons fait un marché ! Cassie et moi avons fait un marché !

Elle nous a tous fixés tour à tour. Je crois qu'elle n'a vu aucune pitié, ni aucune compréhension dans nos étranges visages en cours de transformation.

Karen s'est retournée et s'est mise à courir. Elle a couru aussi vite que le pouvait une petite fille avec une cheville enflée, blessée et ensanglantée.

< Est-ce que je dois la rattraper ? > a demandé calmement Ax.

— Non, a répondu Rachel qui était de nouveau humaine.

Laisse-la courir. Laisse-la comprendre ce que c'est que d'être sans défense. Je vais m'occuper d'elle très bientôt.

Et Rachel a alors commencé à morphoser en éléphant d'Afrique.

Karen s'est alors mise à chanceler avant de finir par tomber. Elle avait réussi à atteindre la lisière de la forêt et rampait maintenant sous les arbres. C'est à cet instant que nous avons vu un éclair noir et brun. Il a sauté silencieusement de la branche d'un arbre.

Il s'est jeté droit sur Karen. Il a ouvert ses puissantes mâchoires et découvert ses crocs pointus qu'il s'apprêtait à planter dans cette gorge nue.

— Aaaaaahhh ! a crié Karen.

Je suis resté figé sur place. Je n'avais pas fini de démorphoser, et Rachel n'avait pas encore terminé de morphoser. Ax pouvait peut-être sauver la fille des griffes du léopard, mais il ne bougerait pas tant que je ne lui en donnerais pas l'ordre.

J'étais incapable de réagir. Ai-je pensé : « Parfait, laissons le léopard faire le sale boulot à notre place » ? Peut-être. Mais je ne sais pas si j'étais en état de penser très clairement.

— Aaaah ! Aaaah ! Aaaah ! gémissait Karen alors que le léopard s'était accroupi sur elle et cherchait le meilleur endroit pour mordre.

Et puis...

Une main ! Une main noire, énorme et poilue, a surgi de derrière les arbres. Des doigts de la taille d'un saucisson se sont refermés sur la peau du cou de l'animal. Des bras musclés et des épaules massives ont bandé leurs muscles, et le léopard a été soulevé dans les airs.

< N'y pense même pas mon gros chat ! > a dit Marco.

Il a fait décrire un demi-cercle au félin, avant de l'envoyer à dix mètres plus loin.

CHAPITRE 25

Jake

Nous formions un étrange petit groupe, à la lisière de cette prairie. Un Andalite. Un éléphant. Un gorille. Un faucon. Et moi, de nouveau dans mon corps humain. Au milieu se trouvait Karen. Ou Aftran, tout dépend comment vous voyez les choses.

— Qu'est-ce que tu vas faire de moi, Jake ? m'a-t-il demandé.

Ça m'a fait un choc de l'entendre m'appeler par mon prénom. Et pourtant, je n'aurais pas dû être surpris, je savais qu'il avait été dans la tête de Cassie. Mais cela m'a ramené à la réalité : la situation n'avait absolument pas changé. Nos vies étaient toujours entre les mains de ce Contrôleur.

— Je ne sais pas quoi faire de toi, ai-je avoué.

< Mais si, a rectifié froidement Rachel. Marco lui a sauvé la vie pour que je m'en occupe. N'est-ce pas Marco ? >

Mais Marco n'a rien répondu. Au lieu de ça, il s'est mis à démorphoser, rétrécissant à mesure qu'il quittait son corps de gorille.

Rachel a tourné son énorme tête et a fixé Ax.

< Tu es d'accord avec moi, non ? >

— Bien sûr qu'il est d'accord avec toi, a grogné Karen. Les humains sont capables de désirer la paix, mais pas les tout-puissants Andalites. Allez, vas-y Andalite. Utilise ta queue. Vas-y, frappe.

Ax a regardé Rachel avec ses yeux tentaculaires. Il a gardé ses yeux principaux fixés sur Karen. Et il a déclaré :

< Je ferai ce que prince Jake me dira de faire. >

J'ai vu l'inquiétude de la jeune fille quand elle a posé les yeux sur moi dans l'attente du verdict.

— Tu as dit que tu avais passé un marché avec Cassie. Explique-moi.

— Si elle acceptait de subir ce que j'allais subir – une vie d'aveugle, sans plaisir, sans liberté – alors j'accepterais de faire ce qu'elle me demandait, a déclaré simplement Karen.

— Et qu'est-ce que Cassie t'avait demandé ?

— De faire la paix avec elle. De libérer mon hôte. Et de ne plus jamais reprendre d'hôte humain.

— Tu ferais ça ?

Karen acquiesça.

— Oui.

< Bien sûr, on n'en doute pas >, s'est moquée Rachel.

J'ai inspiré profondément.

— Pourquoi ferais-tu ça ? Pourquoi ?

Karen a fait un timide sourire.

— Nous ne sommes pas tous comme Vysserk Trois. Certains d'entre nous ne sont que des petits Yirks, des individus sans importance entraînés malgré eux dans cette guerre. Certains d'entre nous désirent aussi la paix, désirent trouver une alternative à la guerre. Mais comment peut-on tout abandonner et laisser l'univers...

Elle se tourna vers Ax.

— ... entre leurs mains ? Eux qui ne ressentiront jamais rien d'autre que de la haine et du mépris à notre égard. Cassie... Cassie ne nous haïssait pas.

< Jake, arrête de l'écouter ! Elle veut nous détruire. Elle dit n'importe quoi ! s'est écriée Rachel. Elle est en train de nous mentir ! Tu ne peux pas la laisser partir. On ne peut pas lui faire confiance. >

< Cassie lui a fait confiance >, a remarqué calmement Tobias.

< C'était de la folie ! Ridicule ! > s'est énervée Rachel.

Elle avait raison. Ce que Cassie avait fait était complètement dingue. Mais ce n'était pas ridicule. Et je me demandais si je devais gâcher le sacrifice idéaliste, naïf et même un peu fou de Cassie. Devais-je détruire ce qui donnait un sens à ce sacrifice ?

Cassie avait donné sa vie en faisant le pari absurde et sans espoir de la paix. Si je donnais cet ordre... son pari serait perdu. Si je ne le donnais pas, nous pouvions tous être sacrifiés.

— Parfois il faut choisir entre des choses sensées,

raisonnables, impitoyables et des choses un peu folles et stupides, ai-je réfléchi tout haut sans m'en rendre compte. On ne peut pas toujours trouver un compromis. Chaque fois, il faut juste essayer de prendre la meilleure décision. La plupart du temps, je crois prendre les décisions raisonnables et sensées. Mais je ne veux pas vivre dans un monde où les gens n'essaieraient plus de faire des choses stupides, insensées et désespérées.

J'ai regardé Rachel qui nous dominait tous. Je suis retourné voir la chenille. J'ai coupé la tige de la feuille sur laquelle elle se trouvait et je l'ai transportée délicatement dans la forêt.

Tobias est venu me rejoindre quelques minutes plus tard. Puis Ax. Puis Marco.

Il ne manquait plus que Rachel.

Au bout d'un moment, elle est arrivée, de nouveau humaine.

Nous l'avons fixée d'un air interrogateur.

— Cassie était ma meilleure amie, a-t-elle dit en faisant des efforts désespérés pour retenir ses larmes. Ne comptez pas sur moi pour l'abandonner.

Elle a tendu ses mains pour prendre la chrysalide desséchée enveloppée dans son cocon.

— Je vais la prendre. Je vais la mettre en lieu sûr.

CHAPITRE 26

Cassie

Je suis restée longtemps inconsciente.

J'étais comme un ver en hibernation. L'esprit limité de la chenille ne fonctionnait même plus.

J'étais comme morte, simplement de vagues rêves, des bribes de rêve. Rien à quoi se raccrocher vraiment.

Des images floues de gens et de lieux. Mes parents, principalement. Mais je ne les reconnaissais pas vraiment.

J'étais en train de me transformer sans le savoir. Je ne savais même pas que j'existais.

J'étais enfermée dans un cocon rigide, suspendue à une feuille. Je vivais de l'intérieur un miracle de la nature. Je vivais une métamorphose naturelle.

Lentement, très lentement, je suis revenue à la vie. Je me suis mise à remuer et mes mouvements m'ont réveillée.

Mon enveloppe rigide s'est mise à se craqueler, puis s'est ouverte comme un œuf. Elle s'est déchirée et j'ai ressenti une nouvelle et étrange sensation. La première chose que je ressentais depuis bien longtemps.

De l'air !

Maintenant les choses semblaient s'accélérer. Je me démenais, me tortillais, pour essayer de sortir. J'étais impatiente.

J'ai poussé et soudain...

J'ai retrouvé la vue !

Et ma conscience s'est réveillée, je savais de nouveau qui j'étais. J'étais Cassie ! Et j'avais retrouvé la vue !

Les couleurs ! Comme si un artiste un peu dément avait tout couvert de teintes brillantes, éclatantes, complètement folles !

« Des yeux à facettes », me suis-je dit à moi-même.

Puis je me suis mise à rire. J'étais de retour. J'étais de nouveau là.

Mais je n'étais pas humaine.

Des yeux à facettes. Et maintenant des antennes qui émergeaient de la matière collante de la chrysalide et qui découvraient les senteurs délicieuses du monde.

J'ai continué à pousser, encore plus fort. Et progressivement, je suis sortie de mon cocon.

Pour finir, j'ai déployé mes ailes. Elles étaient froissées et moites. Je les ai tendues pour les faire sécher et durcir.

Elles étaient composées de millions de minuscules écailles, un peu comme la peau d'un serpent. Mais ces écailles brillaient de mille couleurs.

C'était amusant, enfin je pense, parce que je ne pouvais voir qu'à travers les yeux du papillon, qui sont très différents de ceux des humains. D'après ce que je distinguais, j'étais un mélange de violet et de rouge. Mais je paraissais sûrement différente aux humains.

À la place de ma bouche, je possédais désormais une espèce de trompe enroulée sur elle-même. Le but de ma vie devait désormais se résumer à voler de fleur en fleur, à déployer ma trompe et à absorber le nectar qui se trouve au cœur de ces végétaux. Et, par la même occasion, à transporter le pollen d'un lieu à l'autre.

J'avais été une chenille. J'étais désormais un papillon. J'avais des yeux. J'avais des ailes. Avais-je triché avec Karen ? Karen savait-elle que les chenilles se transformaient en papillons ? Peut-être pas. Dans ce cas, Aftran ne pouvait pas le savoir non plus.

Je me sentais presque heureuse. Mais maintenant que j'étais de nouveau en vie, bien éveillée, toute ma mémoire humaine m'est revenue à la conscience.

Depuis combien de temps tout cela durait-il ? Quel affreux calvaire mes parents avaient dû vivre ? Et mes amis, étaient-ils seulement au courant de ce qui s'était passé ?

J'ai essayé mes ailes. Les rayons du soleil les avaient séchées. J'étais désormais un papillon. J'allais vivre une courte existence parmi les fleurs.

J'aurais voulu pleurer, mais les instincts de l'insecte m'ont ordonné de travailler. Les fleurs, chargées de pollen, avaient besoin de moi pour se reproduire.

CHAPITRE 27

Jake

J'étais en cours de biologie en train d'écouter un exposé incroyablement compliqué sur les champignons, quand j'ai vu une chose brune que je connaissais bien passer à toute allure devant la fenêtre.

< Jake ! Jake ! Elle est sortie de son cocon ! > m'a annoncé Tobias.

— Je croyais que ça devait prendre au moins dix jours ! me suis-je exclamé.

Le professeur a posé les yeux sur moi. Comme tout le reste de la classe, en tout cas ceux qui ne dormaient pas.

— Excusez-moi, je... hum... je ne me sens pas très bien. Est-ce que je pourrais aller à l'infirmerie ?

— Attends la fin du cours.

— Mais j'ai envie de vomir ! ai-je crié avant de me précipiter vers la porte.

Personne ne discute quand vous dites que vous avez envie de vomir. On vous laisse passer sans problème. Quelques secondes plus tard, Rachel s'est également sentie mal. Elle aussi avait envie de vomir. Et puis Marco a quitté à son tour sa salle de cours. Fidèle à lui-même, il a simplement dit à son professeur qu'il devait impérativement quitter la classe pour remettre son patch antitabac.

— J'essaie d'arrêter de fumer ! expliqua-t-il. Comprenez-moi !

Vingt minutes après, nous étions tous rassemblés dans le petit jardin couvert de fleurs qui se trouve derrière la maison de Cassie. C'est là que nous avons déposé la chrysalide. Nous l'avions transportée délicatement, et Tobias veillait sur elle nuit et jour pour la protéger des prédateurs. Les parents de Cassie

n'étaient pas au courant, bien sûr. Trois jours étaient passés. Ils espéraient encore la retrouver. Je ne savais pas quoi leur dire. Ni quand. Ou si je devais simplement les laisser espérer.

Nous étions tous autour de la chrysalide qui était grande ouverte. Le papillon était en train de sortir, petit à petit. Et puis, enfin, il a déployé ses magnifiques ailes.

— Je croyais que ça devait prendre dix jours, me suis-je de nouveau étonné.

< Cassie a toujours été très rapide pour morphoser >, a remarqué Tobias.

Rachel pleurait, ce qui était une chose assez troublante, car elle ne pleure jamais. Je crois bien que je pleurais aussi.

— Elle est devenue un papillon, a-t-elle dit entre deux sanglots. Ça y est. Au moins, maintenant...

Elle s'est tue. C'était mieux pour Cassie d'être un papillon qu'une chenille. Mais il n'y avait pas de quoi se réjouir. Pas pour nous. Pas pour ses parents.

Ax est arrivé dans son animorphe humaine, courant maladroitement sur ses deux jambes. Il s'est penché et a regardé attentivement l'insecte qui agitait ses ailes.

— C'est quoi ça ?

— C'est Cassie, ai-je répondu. Elle sort de sa chrysalide.

Il a semblé ne plus comprendre.

— Mais ce n'est pas du tout le corps dans lequel elle était.

— Non, mais ça se passe comme ça, a expliqué Marco. Les chenilles deviennent des papillons.

Soudain, l'insecte s'est envolé. Il zigzaguait entre les fleurs, comme pour choisir sur laquelle il allait se poser.

— Une morphose provoquée naturellement ? a fait Ax d'un air interrogateur. Vous ne m'aviez rien dit de tout ça.

— Oui, une morphose naturelle, ai-je confirmé. Et je pense qu'il est préférable de passer sa vie en papillon plutôt qu'en chenille.

— Cassie préférerait-elle rester cette créature plutôt que de redevenir un être humain ? Créaa. Cré-aa-tuuuu-re.

Rachel a soupiré.

— Non, Ax, bien sûr que non. Nous disons simplement que c'est mieux pour elle d'être cette créature plutôt que l'autre. Que

c'est mieux d'être un papillon qu'une chenille.

— Ah, je vois, a-t-il repris. Mais elle aimerait peut-être démorphoser maintenant.

— Je suis sûr qu'elle aimerait, a grogné Marco d'un air sinistre.

— Elle n'a qu'à le faire, alors.

Lentement, nous avons tous dirigé les yeux vers lui. Rachel en a fait un peu plus. Elle s'est précipitée sur lui, l'a attrapé par le col et a crié :

— Tu te fiches de moi ou tu as vraiment quelque chose à nous apprendre ?

Ax parut surpris, pour ne pas dire plus.

— Oh, je vois. Vous n'avez pas réalisé. Réaaaa-llliissééé. Un drôle de mot. Difficile à prononcer. Et le son « sé » me démange la langue.

— Ax ! Est-ce que tu veux dire que Cassie peut morphoser ? lui ai-je demandé.

— Je pense, oui. Cette morphose naturelle a remis les pendules à zéro. Elle a deux heures pour démorphoser.

— Attrapez ce papillon, vite ! ai-je hurlé.

CHAPITRE 28

Cassie

J'ai dû mentir à mes parents. Mais j'ai dit la vérité autant que possible. Je leur ai raconté que j'étais tombée dans la rivière. J'ai simplement oublié de leur parler de Karen. Et je leur ai expliqué avoir survécu pendant trois jours en ne mangeant que des champignons. On a parlé de moi à la télé et dans le journal. Un titre en première page était :

Une jeune fille sauvée par des champignons.

J'ai trouvé ça plutôt drôle. Je m'imaginais des champignons qui seraient venus à mon secours.

J'ai été interviewée à de nombreuses reprises, félicitée, embrassée... Mes parents n'ont pas voulu que je sorte pendant quelques jours. Ce qui n'était pas pour me déplaire.

Et puis, progressivement, ma vie est redevenue normale. Excepté le fait que je me réveillais chaque matin en me demandant : « Est-ce que c'est aujourd'hui que les Yirks vont venir me chercher ? Est-ce que c'est aujourd'hui que mes amis et moi nous allons devenir des Contrôleurs ? »

Mais les jours sont passés et nous n'avons pas été inquiétés. Au collège, Chapman, le proviseur, qui est aussi un haut dirigeant yirk, a continué à m'ignorer, comme d'habitude. Tom, le frère de Jake, s'est contenté de faire quelques blagues sur les champignons et moi, mais rien de plus.

Pas d'attaque des Yirks.

Et un jour, mon père est rentré à la maison en claquant des doigts et en rigolant. Il m'a prise dans ses bras, m'a soulevée et m'a fait tourner dans les airs comme dans une de ces danses ringardes. Probablement le twist ou je ne sais quoi.

— Nous sommes sauvés ! s'est-il exclamé.

— Quoi ?

— On accepte de nous subventionner ! Le Centre de sauvegarde de la vie sauvage va reprendre ses activités, et il sera plus performant que jamais.

— C'est pas vrai !

— Si. C'est étrange en fait. Le directeur d'UniBank a rappelé et il m'a expliqué que sa fille avait entendu parler de la clinique. Il m'a raconté qu'elle n'arrêtait pas de le harceler pour qu'il fasse quelque chose pour que le centre reste ouvert. Et il a ajouté : « Alors dites-moi de combien vous avez besoin pour que je fasse plaisir à ma petite fille. » Ce que j'ai fait. Et il m'a envoyé le chèque.

Il s'est remis à rigoler.

— C'est une bonne semaine, n'est-ce pas ?

Et il m'a serrée dans ses bras, comme il le faisait à peu près toutes les huit minutes depuis que j'étais revenue.

— Je me demande qui est cette jeune fille. Nous lui devons beaucoup.

Je connaissais son nom, bien sûr. Karen. Karen qui avait été infestée et transformée en Contrôleur pour surveiller son père, le président d'UniBank.

Mais, moi aussi, je me demandais qui elle était vraiment. Tout ce que je savais, c'était qu'elle ne nous avait pas livrés à ses compagnons yirks. Il m'a fallu attendre encore une semaine pour avoir les réponses à mes questions. J'étais au centre commercial avec Rachel, bien entendu. Depuis que j'avais été un papillon, je m'intéressais plus aux couleurs. Rachel en a profité pour me dire que je devais absolument m'acheter de nouvelles affaires. Elle m'a donc traînée de boutique en boutique en tentant désespérément de me faire comprendre ce qu'était l'élégance.

Et c'est alors que je l'ai vue. Elle se tenait à quelques mètres d'une femme plus âgée qui devait être sa mère.

Je me suis dirigée vers elle, laissant Rachel au milieu du rayon des pulls.

— Salut Karen, ai-je fait.

— Salut Cassie, m'a-t-elle répondu.

— Comment tu vas ?

Elle m'a regardée avec ses yeux verts.

— Je suis libre, Cassie. Il a tenu sa promesse. Je suis libre.

Je ne savais pas quoi dire. Je ne trouvais pas les mots. J'ai juste tapoté l'épaule de la jeune fille.

Une petite victoire. Une fille libre. Une relation établie avec un de nos ennemis.

Une toute petite paix.

— Il serait très content de savoir que tu t'en es sortie, a ajouté Karen. Il a essayé de t'empêcher, à la fin.

J'ai acquiescé, toujours incapable de prononcer une parole.

Sa mère est venue la chercher et elles sont parties. Karen a disparu dans la foule, cette fille qui connaissait désormais d'énormes secrets, dont l'esprit était rempli de choses que n'aurait jamais dû savoir quelqu'un de son âge.

Un peu comme moi, ai-je réalisé. Un peu comme les Animorphs.

Étais-je encore une Animorphs ?

Oui.

J'aurais certainement encore à me battre. Mais être une Animorphs me permettrait également de remporter d'autres petites victoires en faveur de la paix. Au cœur de tous ces combats, de toute cette peur, de toute cette rage, je pourrais chercher l'ennemi susceptible de devenir un ami.

Ce n'était pas la solution idéale, mais c'était le mieux que je pouvais faire.

— Alors ? m'a demandé Rachel qui tenait deux pulls à la main. Lequel préfères-tu ? Le vert ou le rouge ?

J'ai pensé à Aftran, l'ennemi. J'ai pensé à sa condition de créature aveugle plongée dans un Bassin yirk, avec un monde rempli de couleurs qui n'existait que dans sa mémoire. Il m'avait dit que les humains vivaient dans un paradis. Il avait renoncé à ce paradis pour instaurer une petite paix.

— Les deux Rachel. Et j'aime aussi le bleu. Et le jaune. Et cette horrible couleur, là. Et ces rayures. Nous vivons dans un paradis Rachel, et nous ne le savons même pas. Et nous ne savons pas quand tout ça finira. Il faudrait être fou pour ne pas profiter de tout ça tant qu'on peut. Alors, sors ta carte de crédit

ma grande, j'ai vu d'autres couleurs qui me plaisaient !

L'aventure continue...